

Pourquoi les cinémas sont *essentiels*.



MAISON
DULAC
CINÉMA

Recueil
44 lettres pour les spectateur.trice.s d'aujourd'hui

Anita

-

Le 28 octobre 2020 à 20h,
le Président de la République Emmanuel Macron a décrété un deuxième
confinement général en France afin de tenter d'endiguer l'épidémie de COVID 19.
Par conséquent, toutes les salles de cinéma du territoire
ont dû fermer leurs portes pour une durée indéterminée.

La Maison Dulac Cinéma a souhaité mettre à profit cet « arrêt sur image imposé » pour
prendre du recul sur ses activités, qualifiées de « non-essentiels » par les autorités,
en interrogeant les professionnels de l'industrie cinématographique qui l'entourent.

Quelle est selon eux l'importance des salles de cinéma dans la société en 2020 ?

Ce recueil de 44 lettres, écrites par 44 auteurs différents, est le produit de ce travail
d'introspection collective à destination de toutes et tous.

Il en résulte un ouvrage inédit, poétique et puissant.
Tantôt tribune politique, tantôt déclaration d'amour,
Pourquoi les cinémas sont essentiels
livre une vision plurielle et chamarrée de la salle de cinéma
comme lieu universel du rêve, de la culture et du dialogue.

-

44 auteurs pour 44 lettres

-

Viviana Andriani, *attachée de presse*
Danielle Arbid, *réalisatrice*, scénariste et actrice
Aurel, *réalisateur et dessinateur de presse*
Naidra Ayadi, *actrice, metteuse en scène et réalisatrice*
Sébastien Betbeder, *réalisateur et scénariste*
Samuel Bigiaoui, *réalisateur*
Charlotte Blum, *journaliste et autrice*
Djanis Bouzyani, *acteur, réalisateur et scénariste*
Serge Bozon, *réalisateur, critique de cinéma et acteur*
Patrick Bresnan, *réalisateur*
Stéphane Brizé, *réalisateur et scénariste*
Ava Cahen, *journaliste*
Camille Chamoux, *actrice*
Hubert Charuel, *réalisateur*
Jean-Sébastien Chauvin, *réalisateur et journaliste*
Lola Créton, *actrice*
Louis-Do de Lencquesaing, *acteur et réalisateur*
Sophie Dulac, *productrice, distributrice et exploitante*
Jérôme Enrico, *réalisateur, producteur et acteur*
Frédéric Farrucci, *réalisateur et scénariste*
Laurence Gachet, *distributrice*
Éric Gernigon, *directeur de salle*
Ana Girardot, *actrice*

Debra Granik, *réalisatrice*
Mathieu Guetta, *directeur de salle*
Paul Hamy, *acteur et plasticien*
Thierry Jousse, *réalisateur et journaliste*
Diane Kurys, *réalisatrice, scénariste, actrice et productrice*
Isild Le Besco, *actrice, scénariste et réalisatrice*
Marie Losier, *réalisatrice et programmatrice*
David Lowery, *réalisateur et scénariste*
Bertrand Mandico, *réalisateur*
Mounia Meddour, *réalisatrice et scénariste*
Roxane Mesquida, *actrice et productrice*
Jean-Louis Milesi, *réalisateur et scénariste*
Alexandra Pianelli, *réalisatrice*
Alexandra Faussier et Fanny Garancher, Agence les Piquantes,
attachées de presse
Perrine Quennesson, *journaliste*
Sophie Rosemont, *journaliste*
Dounia Sichov, *actrice et monteuse*
Charlotte Silvera, *réalisatrice et scénariste*
Claire Simon, *réalisatrice et scénariste*
Danièle Thompson, *scénariste, dialoguiste, réalisatrice et écrivain*
Edgar Wright, *réalisateur, scénariste et producteur*

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Personne dans les halls, personne dans les salles, personne dans les couloirs,
personne dans la rue qui se presse devant les affiches,
les horaires ou les coupures de presse.

Personne à la caisse, personne en cabine, personne pour détalonner les tickets,
un cinéma fermé est un lieu qui se meurt.

Les sourires, bonjour, c'est pour quel film ?
C'est la salle en bas des marches,
vous voulez un grand pot de pop-corn ou un moyen ?
Vous avez la carte CIP ?

Regardez, vous avez le programme juste devant vous, combien de places ?
La prochaine séance est à 17h30, le film dure 2h, oui, il y a un débat ensuite...

Un cinéma ouvert nous éduque,
nous fait réfléchir.
Il nous fait rire,
nous fait sortir,
Mais surtout nous garde en vie.

À bientôt,

Sophie Dulac,
Présidente de la Maison Dulac Cinéma

-

Cher-e spectateur-riche,

Tu ne me connais probablement pas. Peut-être as-tu lu un jour mon nom à la fin d'un générique de film, quand les lumières commencent déjà à s'éclairer dans la salle.

Je travaille dans cette merveilleuse industrie du cinéma, mon métier est attachée de presse et j'ai peut-être travaillé sur l'un des films que tu as vu un jour au cinéma. Mon travail est un métier de l'ombre, je n'apparais pas à l'écran et je ne participe pas à la fabrication du film.

Pourtant, quand tu as choisi un film que tu as vu au cinéma, seul e ou avec ton ou ta chéri-e, ou avec une vieille amie, un vieux pote, ta grande sœur, ta maman, ou tes enfants, c'est probablement parce que tu as lu un article dans ton journal préféré, que tu as écouté une émission à la radio, ou suivi un débat sur un plateau télé, ou vu des photos et des extraits qui parlaient de ce film, et que cela t'a donné très fort l'envie d'aller le voir. Voilà, je suis contente de partager avec toi les émotions de ce film que moi-même je chéris, que j'accompagne comme un enfant depuis des mois, depuis sa première projection au festival de Cannes ou de Venise, où les premiers journalistes l'ont découvert pour la première fois et écrit les premières critiques. Depuis, je m'occupe de choisir des photos qui vont accompagner ces articles, ensuite je continue à montrer le film à des journalistes, j'essaie de convaincre un important magazine de cinéma, un incontournable hebdomadaire culturel, un quotidien prestigieux, un programmateur d'une importante émission de radio.

J'accompagne aussi le réalisateur et parfois les acteurs pendant les interviews avec des journalistes de la presse écrite, dans des séances photos, dans les studios de radio, sur les plateaux télé.

Puis, la date de sortie en salles approche, les articles tombent, parfois ils donnent terriblement envie, parfois ils sèment le doute, on entend le titre du film et du réalisateur à la radio, on espère que tout le monde l'écoute, et ensuite...

Ensuite tu es là, assis dans cette salle obscure, impatient de voir ce film dont tu as entendu parler, tu as eu envie d'aller le voir, de te faire ton propre avis, et tu es là.

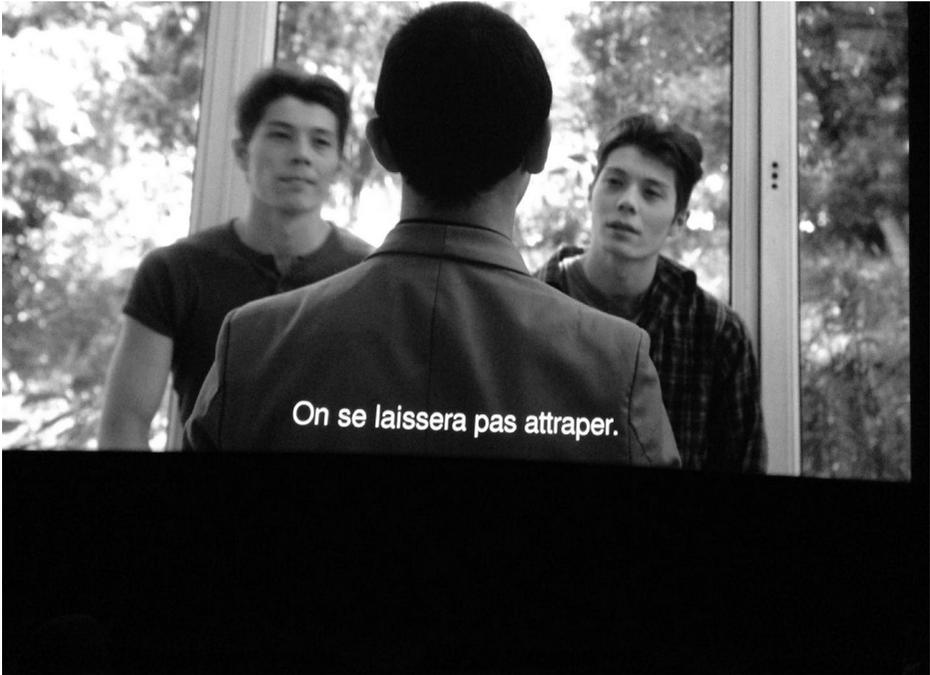
Malheureusement cette année, depuis la crise sanitaire, tu as été un peu moins là, les salles ont été fermées pendant longtemps, et moi aussi je suis restée chez moi, sans pouvoir œuvrer, sans pouvoir travailler sur d'autres nouveaux films qui attendent eux aussi d'être vus un jour.

Alors, j'espère que tu reviendras bientôt, que tu liras ou tu entendras de nouveau parler des films merveilleux dont je m'occupe.

Merci en tout cas d'être là et de faire partie de tous ceux qui aiment aller au cinéma.

Viviana Andriani

-



de **Danielle Arbid**

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je me souviens de nos premiers rendez-vous fortuits, dans l'obscurité de la salle,
la lumière mouvante de l'écran éclairant votre visage,
je vous découvrais à la dérobée...

Tantôt pudique, tantôt exubérant,
je me souviens de vous plus tard alors que nous avons pris rendez-vous...
La lumière se rallumait sur le générique de fin,
nous étions soudés par le silence, emplis de cette intimité que nous venions de partager.

Cher spectateur, aujourd'hui j'ai besoin de t'écouter rire ou pleurer,
pour rêver et croire et nous raconter...

Cher spectateur, tu me manques mais nous allons nous retrouver bientôt, très vite,
cela ne peut pas être autrement et cela me met en joie.

Naidra Ayadi

-

Cher-e spectateur-riche,

Je me suis souvent dit avant de rentrer dans la salle d'un cinéma, donnant mon ticket à l'ouvreuse, qu'aller au cinéma, c'est en faire un peu.

Un peu qui est pourtant essentiel pour lui car il s'agit bien ici de participer à l'ultime geste de ce long et complexe processus de fabrication d'un film, un film qui arrive, enfin, comme un navire à bon port après un long et tumultueux voyage, dans un cinéma, sous mon œil de spectateur. Sans moi, sans nous, c'est le laisser comme une musique jamais jouée.

On sait tous que ce n'est pas la même expérience de voir un film dans une salle de cinéma et de le voir chez soi.

Soudain me voilà pris d'une irrésistible envie de me retrouver dans cette salle remplie et de vivre cet écran face à moi qui me submerge d'une supra-réalité, déplaçant et secouant la réalité du dehors. Jusqu'à la sortie dans la rue où je me trouve jeté, abasourdi, revenant parfois difficilement de ce basculement de l'autre côté de l'écran, une *rose pourpre du Caire* à la main.

Cette expérience, jamais je ne l'ai vécue devant aucun autre écran que celui d'une salle de cinéma. Vidéoproj dans les sweet home n'y peuvent rien...

Et ce mot d'ailleurs «cinéma» qui renvoie à la fois à ce lieu physique où est projeté le film et au septième art. C'est probablement cette fusion entre ces deux espaces : physique d'une part et de création d'autre part qui donne un sens si particulier à cette action d'aller au cinéma. Ou alors, je reste chez moi devant ma télévision et j'ai l'air d'avoir un écran de cinéma... Les verbes d'état et d'actions ne sont quand même pas les mêmes ! J'aime l'espace de la ville ; le cocooning m'écœure !

Et il me faut résister à l'évidente dégradation de l'être actif en avoir passif que voudrait m'imposer le renforcement des conditions d'isolement des 'foules solitaires'. Je sens que le contexte actuel ne doit pas - et toutefois il le peut - être prétexte à assécher et à diminuer ma puissance d'agir et d'épanouissement.

Je sais, à quel point, dans notre société, tout ce qui est directement vécu s'est éloigné dans une représentation, dans la consommation de spectacles et le spectacle de la consommation. Mais le cinéma en tant qu'art n'est pas le spectacle. Il interroge, questionne notre réalité, notre société et il le fait depuis la salle de cinéma dans l'espace urbain. Je pense que la nature de ma conscience en sortant de la salle pour me retrouver dans la rue est essentiellement autre que celle, le film se terminant, moi encore assis dans un canapé. Par là même, les cinémas nous positionnent comme acteur, comme 'spectacteur' de et dans la société.

La salle de cinéma est une nécessité.

Samuel Bigiaoui

-

Cher-e spectateur-riche,

Tu te souviens des heures passées dans la douceur d'une salle de cinéma. Lové dans ses fauteuils, les yeux rivés sur l'écran, ému-e, amusé-e, bouleversé-e, apeuré-e, vivant-e ? Tu te souviens des rendez-vous amoureux, des sorties en famille, des fous rires entre ami-e-s et des heures passées à commenter ce film, ces films, parfois entre deux sanglots ?

Tu te souviens du jour où tu as découvert les lumières de David Lynch, la sensibilité de Jeff Nichols, la puissance de Debra Granik ou le rythme effréné de Martin Scorsese ?

Tu te souviens du jour où tu as arrêté de lire les sous-titres pour rester dans l'image tellement c'était beau, tellement les couleurs, les personnages, les rues parlaient d'eux-mêmes ?

Tu te souviens d'avoir lu le générique jusqu'au bout, d'avoir pris des notes, d'être resté-e encore quelques minutes après le film pour digérer, accepter, te délecter des images que tu venais de voir ?

Tu te souviens de l'odeur imaginaire de ta salle préférée, celle que tu lui as inventée, et de l'emplacement parfait de ton fauteuil fétiche, le douzième en partant de la droite, au septième rang en partant du haut ?

Tu te souviens des débats pour choisir le film, chacun avec ses arguments, son engouement et sa mauvaise foi ?

Moi je me souviens de tout ça. Le vertige après *Cloud Atlas*, l'empathie après *À l'origine*, la mélancolie après *A Ghost Story*, la rage après *American History X*, le choc après *Seven*. Je me souviens de la personne qui était assise à côté de moi, de ce qu'on s'est dit, de la façon dont on s'est regardé et de notre étreinte, parfois. On a tout vécu, finalement, dans une salle de cinéma.

Cher-e spectateur-ice, tu sais, tout ça va revenir. On va y retourner. Et le cinéma va continuer à nous montrer le monde d'une autre manière, à nous faire réfléchir, à nous bousculer, à nous décider à changer nos vies. On va, à nouveau, poser notre regard sur le regard d'un autre, d'une autre, et on va voyager, on va rire, on va prier en silence pour que le héros s'en sorte, pour que tout finisse bien. Les acteurs et les actrices reviendront nous raconter des histoires, nous faire croire à l'impossible, nous consoler, nous redonner confiance en nous. Tout ce joli monde va redémarrer et nous instruire, nous aider, nous envelopper, nous rappeler qu'on existe. La salle n'a pas disparu. Elle est en pause et tu lui manques.

Le cinéma, cet endroit magique, est le cœur du monde. Il est tous les pays, toutes les envies, toutes les opinions, toutes les détresses et toutes les joies. Il est multicolore et multiforme. Il s'adapte, se rebelle, se réjouit. Il palpite, il prend son temps, il espère. Comme nous.

Cher-e spectateur-riche, la salle t'attend comme tu l'attends. Elle t'aime comme tu l'aimes. C'est, peut-être, ta plus belle histoire d'amour.

Charlotte Blum

Chère spectatrice du deuxième rang,

Il est 15h30. La séance a lieu à 16h.

Depuis 8h30 ce matin, je travaille sur l'écriture de ce qui, je l'espère, deviendra un film. Cela fait plus de trois mois que j'essaie de faire exister mes deux personnages principaux dans un récit encore en construction. Je descends les escaliers de mon immeuble, avec à l'esprit leurs mésaventures. Je les aime bien ces personnages ; même si nous ne nous connaissons pas encore très bien, j'ai le sentiment que nous pourrions devenir amis, le genre d'amis fidèles, de ceux avec qui on aime partager des moments joyeux, de ceux qui sont là dans les moments plus difficiles. Je les aime Martin et Blanche, mais parfois ils m'en demandent trop et, cet après-midi, ils m'ont fatigué. Alors, je leur ai dit que j'avais besoin d'aller au cinéma, que j'avais besoin de vivre une autre histoire, que j'en avais un peu assez de leurs petits tracas. Aujourd'hui le travail a été compliqué et j'ai douté pour la première fois que j'arriverai au bout de ce scénario. Je ne leur ai rien avoué.

Je rentre dans le local à vélo, pousse la bicyclette et sors dans la rue. Je ne m'attendais pas à une telle douceur. « Quelle idée d'aller s'enfermer dans une salle de cinéma ? » aurait certainement râlé Martin. Je mets de côté ces réflexions boudeuses et monte sur le vélo. Je pédale et pense à Blanche qui est toujours prête à accepter la mauvaise humeur de Martin. Elle lui pardonne tout, Blanche, et parfois j'ai envie de lui dire qu'elle devrait l'envoyer voir ailleurs, que ça lui ferait les pieds, à Martin, de se prendre un vent de temps en temps.

Je continue de rouler, je tente d'oublier Martin, d'oublier Blanche. Je regarde mon quartier. Je pense à la période que nous traversons depuis bientôt un an : la crise sanitaire, le décompte quotidien des morts, les visages dissimulés derrière les masques, la ville déserte, les commerces, les bars, les restaurants fermés. Depuis peu, les cinémas ont rouvert et la vie semble peu à peu reprendre son cours. « Comme avant », étais-je tenté d'écrire, mais rien ne sera plus jamais comme avant.

J'attache mon vélo et m'avance vers cette salle où j'aime me rendre. Il y a beaucoup de salles auxquelles je suis très attaché dans cette ville. Chacune pour moi est liée à un souvenir. Dans celle-ci j'ai vu tel film qui m'a bouleversé. À la sortie de celle-ci je me suis fâché avec un ami. Quelques minutes après avoir quitté cette autre salle, j'ai assisté à une bagarre, perdu mon portefeuille, crevé en vélo, reçu un coup de fil déterminant ou subi une averse de grêle.

Je prends mon ticket, le donne à l'ouvreuse qui le déchire et me le rend en m'indiquant le numéro de salle. Je traverse le couloir et pousse la porte. Sur l'écran, c'est le moment des bandes-annonces. Il y a une trentaine de spectateurs. Je m'avance et m'assois comme d'habitude au second rang, pas tout à fait au centre. Il n'y a personne d'autre dans cette rangée. Les bandes-annonces se terminent. Les lumières s'éteignent complètement.

Vous apparaissez alors dans la pénombre. Vous vous asseyez à deux sièges de moi, en gardant votre manteau pour ne pas avoir à vous lever et déranger le couple derrière vous. Les premières images du film éclairent votre visage. Vous avez vingt ans, un peu plus peut-être.

On ne se connaît pas, nous ne nous reverrons certainement jamais, et pourtant pendant une heure trente, nous allons vivre dans la même histoire. « Est-ce qu'il y a un autre endroit au monde où une telle expérience est possible ? » aurait pu interroger Blanche. Je vous regarde avec l'écho de cette question en tête. Vous vous tournez vers moi et me souriez, comme si vous m'aviez entendu la formuler. Le personnage principal du film entre en scène. C'est étrange comme il vous ressemble.

Sébastien Betbeder

-

Cher-e-s spectateur-ric-e-s,

On a toutes et tous le souvenir de notre première rencontre avec la toile blanche
pour Fellini.

C'était de voir Mae West,
l'archétype du glamour en noir et blanc le séduire à l'en dévorer.

Dans *Persona*, Bergman nous a démontré que la même histoire racontée
par deux protagonistes distincts pouvait être totalement différente.
Même si les mots et leur agencement étaient les mêmes.

De la même manière,
un film vu sur le grand écran ne raconte pas la même œuvre que sur un ersatz.

On peut revoir, absorber ou disséquer un film sur petit écran.

Mais s'il a été conçu pour être vu en grand...
c'est non seulement lui manquer de respect de le voir la première fois sur un « petit »
écran, mais c'est aussi et surtout nous qui sommes perdants.

En amenuisant les émotions que ces œuvres peuvent nous faire vivre,
si on les déflore de leur format initial,
ne réduit-on pas les émotions par ce même geste ?

Alors, ne serait-ce que par devoir envers notre enfant intérieur,
nous nous devons toujours de découvrir les films conçus pour le grand écran
dans l'écran qui leur est dédié.

Djanis Bouzyani

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Le cinéma est le centre de ma vie. Enfant ou adolescent, mes parents n'avaient pas de magnéto. Adulte, je n'ai jamais eu de lecteur DVD et je ne regarde pas de films sur mon ordinateur. Donc je ne vois que des films en salles. Ma vie, on s'en fiche un peu, et j'ai plein d'amis qui regardent tout le temps des films chez eux. Alors qu'est-ce que je peux dire sur cette habitude personnelle, sur ce goût exclusif de la salle? Ce qui suit, que tout le monde sait sans doute déjà, justement parce que cela n'appartient qu'à tout le monde, comme ces salles aujourd'hui fermées à tout le monde.

On peut comparer de la musique populaire à de la grande musique, par exemple comparer du rock et du classique. Mais le cinéma n'a pas un passé noble opposé à des formes modernes populaires. Le cinéma est né directement populaire, ou forain, et a trouvé ses plus belles heures dans des industries de masse (type Hollywood). Populaire renvoie aussi, du point de vue du spectateur, au fait de sortir de chez soi et d'aller dans un lieu public pour voir un spectacle. Le propre du cinéma, c'est juste que ce spectacle est projeté, et non incarné directement par des gens qui, sur scène, parlent, gesticulent, crient, bougent... Mon plaisir au cinéma est donc, avant que le film commence, d'être un anonyme dans le noir. D'être invisible parmi les autres et à moi-même pour mieux pouvoir découvrir autre chose, qui vient d'ailleurs, puisque personne n'est physiquement présent sur scène. Et une fois que le film commence ?

« Plus un film est bon, plus il entre en communication avec des régions souterraines du monde – il ne perd jamais complètement le contact avec la lanterne magique qu'il a derrière lui. Ce qui explique pourquoi les films oniriques, tout en offrant plein d'atmosphères et de procédés, ne se sont jamais imposés comme moyens d'expression cinématographique – ils sont triviaux comparés au moyen d'expression de la magie proprement dite : la lanterne. C'est comme si la projection du monde expliquait les formes qui nous sont propres d'être inconnus. L'explication n'est pas que le monde suive son chemin en nous laissant sur le bord de la route, mais plutôt que nous sommes déplacés de notre habitation naturelle. Et l'écran triomphe de notre éloignement imposé : il fait apparaître l'exil comme notre condition naturelle ». (Stanley Cavell, La Projection du monde)

Serge Bozon

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je pourrais noircir des pages et des pages avec mes souvenirs de cinéma en salles, à Paris - où j'ai grandi - et ailleurs. Mais j'avais envie de vous parler d'autres spectateurs, d'hier et d'aujourd'hui. De Cecilia, serveuse, la trentaine, mariée à un type qu'elle n'aime pas, qui trouve toujours refuge dans son cinéma de quartier préféré (*La Rose pourpre du Caire*), de Sharon qui en salle prend ses aises et allonge ses pieds nus sur la tête du fauteuil d'en face (*Once Upon a Time in Hollywood*), de Danny qui fait souvent l'école buissonnière parce qu'il préfère manger du pop-corn devant un bon film d'action (*Last Action Hero*), de Travis, loup solitaire, qui fait mine de tirer en direction de l'écran (*Taxi Driver*), d'Ed qui fume comme un pompier (*Ed Wood*), de Germain et Jeanne qui vont encore au cinéma ensemble en semaine (*Dans la maison*), de Salvatore (*Cinema Paradiso*) et Amélie (*Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*), de leurs yeux ronds qui clignent à peine, d'Esther, morose, qui serre fort le bras de son compagnon (*Une étoile est née*), de William qui porte un masque de plongée pour amuser son rendez-vous galant (*Coup de foudre à Notting Hill*), mais aussi de tous ces couples qui s'embrassent, de toutes ces mains qui se sont touchées et même du visage de ceux qui ont été éconduits.

Chacun a sa manière, chacun a son caractère. Qu'ils soient petits ou grands, riches ou modestes, seuls ou accompagnés, joyeux ou déprimés, tous vont au cinéma. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons, qu'importe. Pour le frisson, et même pour tuer le temps s'il le faut ou s'abriter quand il est mauvais. Pour dormir ou pour rêver. Pour pleurer ou rire à l'unisson. Pour applaudir (ce qu'on a rarement l'occasion de faire dans son salon). Chez Ruben Fleisher, on croise des gangsters en salle (*Gangster Squad*), chez Robert Zemeckis, un lapin de cartoon (*Qui veut la peau de Roger Rabbit ?*), chez Joe Dante, des monstres verts et gluants super bruyants qui portent des lunettes 3D (*Les Gremlins 2*), chez Nicole Holofcener, un couple qui commente ce qu'il regarde et se fait enguirlander par le voisin d'à côté (*All About Albert*).

Je suis tous ces spectateurs-là, sans exception. Ils m'ont transportée dans un monde à part, et ce monde, c'est la salle de cinéma qui le contient. Une tanière, une oasis, une planque, une résidence, principale ou secondaire. Un lieu unique, un lieu magique où l'on ne vit jamais deux fois la même chose. Où l'on vit tout simplement.

Ava Cahen

-

À toutes les salles de cinéma,

La petite salle près de chez ma grand-mère où j'allais découvrir avec une barbe à papa *Blanche Neige* ou *L'Histoire sans fin*,

La grande salle du Kinopanorama où j'ai découvert jeune ado *La Liste de Schindler*, seule, en tremblements sur mon fauteuil,

La salle toute pourrie où je suis allée voir un film que je n'avais même pas choisi pour pouvoir tenir la main de Julien mon amoureux de cinquième (le film, c'était *Revenge*, un nanar saisissant avec Kevin Costner, l'idole de mon adolescence),

La petite salle du quartier latin où j'ai découvert Bergman pour pouvoir frimer avec mes intellos de nouveaux potes en hypokhâgne,

Ma petite salle de cinoche du MK2 Beaubourg où j'ai découvert les réalisateurs qui m'ont éveillée au cinéma d'auteur, Catherine Corsini, Gaël Morel, Sébastien Lifshitz, et où aujourd'hui encore je découvre tous les ans de nouveaux génies,

La jolie salle de Honfleur où je traîne mes parents,

La salle immense et magnifique de l'UGC Normandie où j'aime tant aller voir des films en avant-première,

Toutes les salles, tous les cinémas, tous les endroits où la lumière s'éteint, où le petit bonhomme de Jean Mineur a si longtemps balancé sa faux pour atteindre son cœur de cible avant d'être lui-même racheté, tous les lieux où l'on peut se cacher, se sauver, se réfugier pour rire fort et pleurer beaucoup en toute légalité,

Tous ces endroits où, tous ensemble, on est assis dans le même sens et on regarde devant, bien en face, dans la même direction, avec comme seule quête un peu d'émotion, ...

Vous imaginer vides, ça n'a pas plus de sens que d'imaginer l'Assemblée nationale désertée, les écoles à l'abandon ou la place de la République sans manifestants.

C'est là que naissent les amours enfantines et les passions personnelles. Que sortent les larmes qui ne veulent pas jaillir, les secrets trop longtemps retenus et les pensées trop arides : dans ces arènes de catharsis.

Les lumineuses salles obscures.

Le confessionnal merveilleux des sociétés laïques.

Camille Chamoux

-

Chère salle de cinéma,

Depuis quelques mois, j'ai l'impression qu'on prend un peu trop nos distances. Il faut que je t'avoue quelque chose. Pendant le premier confinement, j'ai pris un abonnement à une plateforme de visionnement. Je ne te donnerai pas son nom mais tu la connais. J'ai commencé à aller voir quelques films dessus, comme ça, en cinéphile curieux, et parce que tu n'étais pas là. Ce point est important. C'était un peu drôle, j'arrivais à ne pas trop penser à toi. On a même fait un petit ciné-club une ou deux fois, par Zoom, avec des copains. On se disait que c'était exceptionnel, que c'était pour essayer et que ce n'était pas bien méchant.

Et puis il y a eu le soir du poulet rôti devant *Fanny et Alexandre*, la version de cinq heures.

Je venais de finir la troisième partie, j'ai mis pause et je suis allé chercher le poulet rôti dans le four. Je l'ai découpé, mis dans les assiettes, j'ai récupéré les petites patates qui baignaient bien dans la sauce du poulet et je me suis servi du vin. J'étais en chaussettes à ce moment-là, je m'en souviens très bien. J'ai repris ma position semi-allongée sur mon canapé, je mâchais mon poulet en regardant ce pasteur horrible qui maltraitait des enfants qui n'avaient rien demandé à personne. Je vivais tout ça et je dois te dire que... Je précise que j'étais dans un moment d'abandon... Bref, j'ai aimé ça. J'étais bien à regarder Bergman en buvant du vin et en mangeant du poulet. Sans m'en rendre compte, j'ai pris l'habitude.

Au bout d'un moment, je me suis dit que le monde d'avant c'était toi, qu'il fallait savoir changer. De toute façon, peut-être qu'on ne nous laisserait pas le choix, que tu allais disparaître et que maintenant le cinéma ce serait regarder des films en mettant pause pour sortir du four le gratin dauphinois, recette de Joël Robuchon.

Puis tu as rouvert, je t'ai retrouvé. Mais il faut bien se l'avouer, ce n'était plus pareil. C'était l'été, tu avais changé, j'avais changé. Ça m'a fait peur.

Voilà, tout ça pour te dire que ma santé mentale ne va pas très bien, salle de cinéma. Le fait que je m'adresse à toi à la deuxième personne depuis le début de cette lettre le prouve. Je me sens seul sans toi. Le poulet et la télé, aujourd'hui, j'ai le sentiment de les subir et j'en suis écœuré.

Je crois qu'il est urgent que tu reviennes parce que ce que j'ai compris, c'est que tu es nécessaire pour ne pas que je dérive, parce que je suis conscient aujourd'hui que Bergman ne se regarde pas en mangeant du poulet.

Je t'embrasse et j'espère à très vite.

Hubert Charuel

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

C'était l'une des dernières séances avant le deuxième confinement, un après-midi de semaine. Quand les lumières se sont rallumées, j'ai surpris cette femme avec son masque chirurgical sur le visage qui dormait profondément, tandis que le générique de fin faisait rage sur l'écran dans un bruit assourdissant.

La rangée où elle était installée s'était vidée, tout l'espace autour d'elle semblait appartenir à son rêve, comme si la salle était le prolongement d'elle-même, un lieu à la fois intime et public où, dans un même mouvement, elle était protégée et exposée.

J'ai repensé à Apichatpong Weerasethakul, à son souhait que le spectateur s'abandonne au sommeil devant ses films, à son fantasme de recréer un hôtel dans une salle de cinéma. La salle, comme l'hôtel, est ce lieu de transit, un ailleurs loin de chez soi, où pour un instant on cherche le confort. Cette femme endormie l'avait compris.

Jean-Sébastien Chauvin

-



Dear Audience,

We have been cheated by a very bad year. In partnership with his evil brother Netflix, 2020 has done everything in its power to chase me away from you. I never fell for the grotesque advances of Netflix. I saw the pig he is and watched him get fat as you starved. 2020 has been the year from hell but I have never lost the feel of our love.

I will always be yours,
Patrick X Brennan

-

Cher public,

Nous avons été floués par une très mauvaise année.

*De connivence avec Netflix, son frère diabolique,
2020 a fait tout ce qui était en son pouvoir pour m'éloigner de vous.*

Je n'ai jamais cédé aux avances grotesques de Netflix.

*J'ai bien vu qu'il était un porc qui s'empiffrait alors que vous mouriez de faim.
2020 a été l'année de l'enfer mais jamais je n'ai perdu le sentiment de notre amour.*

Je serai toujours à vous,

Patrick Bresnan

-

Plateforme... plates formes.

C'est quoi une plateforme de streaming ? C'est un système qui permet de voir beaucoup de choses - dont un bon nombre de qualité, c'est certain – tout en restant chez soi. C'est-à-dire, déjà très concrètement, en se mettant en situation pour éviter tout lien social. Ce qui peut être considéré comme une évolution sur le plan technologique n'en est objectivement guère une sur le plan humain. Et la situation que nous sommes en train de vivre fait exploser le chiffre d'affaires en même temps que l'implantation dans nos réflexes de ces empires.

Mais ce n'est pas seulement cela une plateforme, c'est aussi très mécaniquement une uniformisation de la forme esthétique et de la pensée. Car plus les lieux de financement et de diffusion des œuvres sont restreints, plus, inévitablement, la diversité et la richesse de la pensée s'amenuisent. Parce que moins il y a de décideurs, moins il y a de points de vue. Et moins il y a de points de vue, plus le risque de la pensée unique est grand. Et l'histoire nous a régulièrement montré que cette pensée unique a régulièrement tenté les moins démocrates d'entre nous.

Bien sûr que l'on peut toujours voir des films si les salles sont fermées, le problème n'est même pas celui-là. Le problème, c'est qu'en même temps que les salles de cinéma restent closes, en même temps que cela génère un écroulement économique dans toute la chaîne de fabrication et de diffusion des œuvres, c'est l'existence même d'un système qui multiplie les points de vue qui s'effondre. La salle est le lieu qui accueille des milliers d'histoires. Au sens premier du terme, c'est-à-dire des histoires portées par des tonalités et des dramaturgies différentes ; des comédies, des drames, des thrillers, des polars, etc... Mais c'est aussi des histoires différentes au sens de leur financement et de leur existence.

Un projet n'a pas plu à une chaîne de télé, il a plu à une autre. Il n'a pas plu à une région, il a plu à une autre. Il n'a pas plu au CNC, il s'est fait sans et ce n'est pas grave. Et puisque je n'évoque là que le système de financement français, imaginons toutes les autres manières de produire les films partout autour de la planète. Mais quels que soient les pays et les modèles économiques en place, les interlocuteurs ont inévitablement été nombreux. C'est-à-dire que la vie des films n'a pas dépendu que d'une seule idée du cinéma. Des points de vue artistiques se sont confrontés à des points de vue économiques et il en émerge des milliers d'œuvres très différentes les unes des autres. La bataille n'est jamais complètement simple pour que les films qui défendent un point de vue fort puissent exister. Mais force est de constater que l'on a tout de même la possibilité d'en voir venir d'un peu partout. Et la salle est le lieu qui permet de faire exister cette richesse-là. Et en se faisant, c'est l'idée même du monde du spectateur qui en est enrichie. En laissant les salles fermées, c'est la toute-puissance du point de vue unique – ou quasi-unique – que l'on fait advenir. D'autant plus que l'algorithme qui gère la plateforme génère des propositions aux spectateurs basées sur ce qu'ils ont déjà regardé. Ce qui, par essence, ne crée guère de diversité.

On me rétorquera que la fermeture des salles est là pour limiter les interactions sociales et freiner la diffusion du virus. Très bien. Mais s'il y a bien un lieu où l'interaction sociale est maîtrisée, c'est bien la salle. Personne ne parle, tout le monde porte un masque en regardant dans la même direction et il est rare que la salle soit pleine (et si elle l'est, il suffit de restreindre la jauge). C'est avec la certitude de cette sécurité-là que nos dirigeants doivent penser que la salle de cinéma n'est pas le lieu du danger sanitaire mais un des remparts à l'uniformisation des esthétiques et donc... de la pensée.

Stéphane Brizé

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je suis une vieille Dame vous savez, et c'est aujourd'hui que je vous quitte.
Ne soyez pas obsédés, la vie ça passe, jusqu'à la mort. Vous le savez bien, je le sais aussi,
je suis prête. On me souffle à l'oreille que je ne suis plus nécessaire.
Alors il faut se laisser faire, il faut partir.

Rêver que cet animal ait l'envie soudaine de venir s'asseoir dans mes sièges pour éprouver le bonheur de rouvrir la boîte à histoires, c'est terminé.

Se souvenir qu'avant, chez moi tout était possible, que les gens venaient par milliers s'abandonner au milieu de mes coussins rouges. Que c'était un sentiment fou, un abandon total. Comme si dans l'obscurité, ils n'étaient plus obligés de rien. Comme si les histoires des autres leur donnaient le droit de ne plus tenir tête, de ne plus tenir la cadence. Il s'est tout passé dans ma maison, la colère, l'ennui, la peur, le frisson, l'effroi, la détresse, l'amour, les pleurs, la lumière, la baise, l'inoubliable, la douleur, la joie...

C'était vivant, c'était avant...

Et puis, regardez-moi. Je ne ressemble plus à rien, vous ne pouvez pas manger sans me salir et je ne peux même plus me laver toute seule. Maintenant que je suis une vieille Dame, plus personne ne vient me voir.

Masqués, le pas pressé, vous passez devant ma porte, levant les yeux devant les dernières affiches déchirées. Vous vous dites qu'il faudrait passer me voir, mais la semaine prochaine parce que là... Là vous n'avez pas le temps. Vous avez des choses à faire.

Vous pensez vous aussi que je ne suis plus de première nécessité.

Je sais bien qu'il y a autre chose, une case pour personnes vulnérables. Mais votre vie est bien remplie, déplacement quotidien entre votre domicile et le lieu de votre activité professionnelle.

Il faut penser à remplir le frigo... Et puis attention, c'est interdit, vous n'y avez pas droit. Ne réfléchissez plus.

Ce serait trop risqué. 135 euros ils ont dit, combien si vous vous rassemblez chez moi ? Moi les amendes, je les préfère grillées.

Si vous étiez venus me voir plus souvent alors vous vous seriez souvenus que la morale est un mensonge et qu'elle ne regarde que dans la direction de celui qui en parle.

Je suis une vieille Dame qui n'a pas changé, qui s'imagine et se raconte des histoires.

Tous ces souvenirs ! Est-ce qu'il vaut mieux se souvenir ou avoir tout oublié ?

Je ne sais pas. Si vous saviez comme j'ai mal, mais je sens bien que je n'ai pas le droit de me plaindre, qu'à ma douleur on répondrait qu'il y a pire.

Je vais vous dire, je ne suis pas triste de quitter ce monde qui n'écoute plus.

Je vous le laisse !

Ne vous mentez pas, ce monde vous êtes en train d'y participer.

Je suis une salle de Cinéma, de Concert, de Théâtre, et demain nous célébrerons mes funérailles.

Je m'en vais danser avec le vent.

Lola Créton

le 8 novembre 2020

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je me souviens d'un dîner, il y a un peu plus de dix ans lors d'un festival à Tirana en Albanie, avec le maire de la ville à l'époque, Edi Rama. Il est maintenant le premier ministre du pays. Bref, le dîner se prolongeait, le raki coulait à flot, et il nous racontait ses débuts en politique.

« J'étais revenu à Tirana, juste après la chute du régime d'Hoxha, le dernier dictateur d'Europe, en 1991 donc, parce que mon père venait de mourir. Je vivais en France à l'époque où je finissais l'École des Arts décoratifs. Je suis dessinateur en fait. Bref, après la cérémonie, les gens se réunissent à la maison, chez le défunt, on fait ça chez nous. (Chez nous aussi, murmurais-je.) Oui ? Bon, on était une vingtaine, la nuit tombait, et le téléphone a sonné. Je suis allé répondre, dans une pièce à côté. C'était le nouveau premier ministre, un ami, qui formait le premier gouvernement de coalition. L'insurrection dans le pays n'était pas loin, il fallait aller vite.

Il me dit, après les condoléances d'usage, qu'il aimait beaucoup mon père, etc, il me dit : « Bon, je te propose d'être ministre de la culture. Voilà. Tu peux réfléchir et me dire demain, bien sûr. » J'ai levé les yeux, et je m'entends encore lui répondre : « Si je réfléchis je vais dire non, alors je préfère te dire oui tout de suite, et je raccroche. »

Je retourne voir les gens, on boit un peu, la nuit tombe vraiment, ils finissent par partir. Je reste seul avec ma mère, on range un peu. Puis à un moment elle me demande : « C'était quoi le coup de fil tout à l'heure ? » « C'était le nouveau premier ministre. » « Ah oui, elle dit, et il va bien ? » « Oui. » J'ai pris un temps et : « Il m'a proposé d'être ministre de la culture. » « Ah. » « Oui. » « Et tu as dit quoi ? » « J'ai accepté maman. » « Ah. » Il y a eu un silence. Un long silence. Ma mère s'est assise et elle a dit : « Je ne sais pas si je suis plus triste parce que ton père vient de mourir ou parce que tu vas être ministre de la culture. » »

Il a ri en nous racontant cette histoire, et nous aussi. Il faut préciser que le pays était dans une instabilité politique plus que dangereuse à l'époque.

Après nous avoir resservi le raki local, un meilleur, il a ajouté : « Et les deux premières mesures que j'ai prises une fois en poste, ce fut de repeindre Tirana en rouge, jaune, vert et bleu, pour la rendre plus gaie, on n'avait pas du tout d'argent, ce n'était pas cher. Tout le monde s'y est mis et on l'a fait. »

« Et la seconde ? »

« La seconde c'était de rouvrir un cinéma. Il n'y avait plus aucune salle en Albanie. Zéro cinéma. Un pays sans cinéma, c'est un pays sans fenêtre, non ? Le cinéma c'est une fenêtre sur le monde, hein ? »

On a tous acquiescé.

Et il a ajouté : « Un monde sans fenêtre, c'est étouffant. On peut même en mourir. »

Et il nous a resservi à boire, en souriant.

Louis-Do de Lencquesaing

-

Chère spectatrice, cher spectateur,

Te souviens-tu de cette séance où nous n'étions que deux ? C'était le matin, dans un cinéma parisien, nous ne nous connaissions pas, chacun à un bout de la salle, et pourtant, nous étions ensemble dans une voiture traversant Los Angeles en pleine nuit.

Étais-tu présent, dans cette salle comble, un dimanche soir d'hiver, quand nous avons cru mourir de soif dans ce désert africain, sous ce soleil de plomb ?

Cette expérience, solitaire et collective, dans quel autre endroit peut-on la vivre ? Cet état matriciel partagé avec des jumeaux de circonstance, se ressent-il ailleurs que dans un fauteuil de cinéma ?

J'ai beau y aller trois fois par semaine (quand un confinement ne me cloue pas dans mon canapé), je ne parviens pas à banaliser ce moment. Le cinéma reste une sortie, un événement. Dès que je décide d'y aller, ma journée prend un autre tour. Et dès que j'entre dans l'espace-temps du film, que je quitte mon réel pour entrer dans l'imaginaire d'un-e cinéaste, l'histoire, l'univers, la vie, se résument à ce qui est projeté sur l'écran et remplissent mes oreilles.

La salle est un repaire où je redeviens un enfant, un être entier, où ma carapace sociale se désagrège et où l'intellect, le contrôle n'ont pas cours (je réfléchis en sortant). Là, il ne s'agit que de sensations, d'intuitions, de lâcher-prise. C'est le lieu où naturellement, sans y penser, je me suis réfugié après un moment d'errance, quand j'ai trouvé porte close chez celui avec qui je tentais de sonder mon inconscient et qui venait de mourir.

C'est le lieu, enfin, de la manifestation physique. Le trouble érotique en voyant Kim Novak dans *Vertigo* et la sensation d'être James Stewart, les larmes qui coulent en continu quand Natassja Kinski et Harry Dean Stanton se parlent à travers la glace sans tain de *Paris, Texas*, la crampe à l'estomac face au regard figé de Jean-Pierre Léaud à la fin des *Quatre Cents Coups*... tout cela, ce n'est qu'en salle que je l'ai vécu, alors que j'avais déjà vu et revu ces films en vidéo.

Alors, visionner des films dans mon salon, je veux bien, comme je me résous parfois à manger un plat réchauffé au micro-ondes. Mais ça ne sera jamais ma règle.

Frédéric Farrucci

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Dans la cadence effrénée du quotidien, les salles de cinémas ne se sont jamais arrêtées de leur histoire. Impossible. Le mouvement perpétuel ne peut être stoppé qu'au risque de voir l'image brûler à l'écran. Alors dans cette pause, imposée, rembobinons le film. Projeté en arrière, à contre-courant du flux, cette charge continue faite d'instantanés interrompus, 24 instants saisis pour une seconde de vie, je choisis à la volée et sans ordre particulier autre que l'année :

La Dame de Shanghai / Boulevard du crépuscule / La Nuit du chasseur / Mon oncle / Docteur Folamour / Le Samouraï / Le Grand Silence / Le Distraît / Le Limier / Dersou Ouzala / Au fil du temps / Sorcerer / Stalker / Blade Runner / Brazil / Subway / Les Grands Ducs / Cours, Lola, cours / Existenz / Avalon / La Petite Lili / Eternal Sunshine of the Spotless Mind / De battre mon cœur s'est arrêté / Enfermé dehors

Ces photogrammes me sont passés par la tête, j'avoue en plus d'une seconde, mais leur furtivité y a laissé une trace indélébile. 24 autres me viennent déjà. Ces particules et ces ondes, perçus au travers de la grande fenêtre ouverte sur le monde, se sont gravées en moi dans le noir de la salle de cinéma. Nulle part ailleurs. Le faisceau s'est coupé. Les haut-parleurs se sont tus. Le rideau s'est baissé. Nos spectateurs, incrédules, habitués à s'arrêter au comptoir pour nous partager leurs instants particuliers, ont pour une fois trouvé porte close. La fenêtre était refermée. Mes collègues, passeurs d'images, sont retournés chez eux. Interruption de nos programmes. Photons et électrons s'impatientent. Retrouver la liberté de circuler dans nos espaces confinés déconfinés n'est qu'une question de temps, comme tout ce qui touche au cinématographe. L'image n'a pas encore brûlé.

Éric Gernigon

-

Chère spectatrice, cher spectateur,

Je me souviens de ces dimanches avec ma mère.
Où l'on décidait du film qu'on allait voir.
Je me souviens du choix. Souvent le mien, parfois le sien.
Mais je me souviens surtout du débat pour le choisir.

Elle qui voulait me faire plaisir et moi qui acceptais de découvrir.
Je me souviens du chemin pour arriver au cinéma, des discussions, des rires.
De sa main douce et de ses manteaux chauds.
Je me souviens de l'heure où il fallait arriver
pour ne pas se confronter à une trop grande foule.

Je me souviens regarder avec angoisse le nombre de sièges qu'il restait.
Et la satisfaction d'avoir un ticket.
Je me souviens me faufiler dans la queue pour être un peu avant les autres à l'intérieur.
Je me souviens du choix des places, au milieu du milieu.
Je me souviens lui garder une place.

Je me souviens qu'en s'asseyant, son parfum me rassurait.
Que je posais ma tête sur son épaule, dans ses cheveux et que je me sentais bien.
Je me souviens nettoyer ses lunettes sans lesquelles elle ne verrait rien.
Je me souviens commenter avec elle les bandes annonces,
et je pointais les films qu'on irait voir plus tard.
Avec une certaine excitation et une envie d'y être déjà.

Je me souviens, et pour toujours, qu'au moment où la lumière du cinéma s'éteignait, et
que le film commençait elle me prenait la main et me soufflait « bon film »
et je répondais « bon film maman ».
Je m'en souviens parfaitement.
Ces souvenirs font partie des plus heureux de mon enfance.

Ana Girardot

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Un cinéma ne ferme jamais !

Sept jours sur sept, sans relâche ou vacances, attendant impatiemment les jours fériés pour travailler d'arrache-pied. Un cinéma ne ferme jamais et pourtant, une deuxième fois cette année, aucun filet de lumière ne traversera nos salles pour éclairer nos rêves, nos désirs et nos pensées.

La culture n'est pas un commerce de première nécessité, au contraire nous vendons une nourriture qui ne se mesure pas, qui vous donne accès à un précieux temps perdu, à de l'ineffable.

La culture est donc un luxe mais un luxe qui s'offre à tous !

Nous vous laissons un moment dans le noir, « *a minima*, jusqu'au 1er décembre », disait le Président ce mercredi 28 octobre, mais nous n'espérons qu'une chose : rallumer la lumière.

Mathieu Guetta

-

Cher public,

J'ai l'espoir que nous continuions à garder une culture du cinéma solide, prête à éclore à nouveau, au moment où nous pourrions être de retour sur le terrain et dans nos fauteuils de cinéma.

Depuis le début de l'histoire du cinéma, nous avons toujours dû faire face à des cycles durant lesquels des majors ont uniformisé, optimisé ou monopolisé les façons dont nous regardons les films. Mais la période récente a montré que la technologie numérique exhibait sa suprématie parfois de manière utile, et parfois de manière menaçante.

Une question existentielle s'abat comme un tsunami d'une force considérable, mais les cinéastes comme les cinéphiles ont toujours dû faire des concessions, travailler avec et selon cette question. Au cours de la dernière décennie, les réalisateurs, les distributeurs et les exploitants ont dû se battre pour la coexistence de la diffusion des films en salles et en ligne. La pandémie actuelle a rendu ce débat inutile, et a donné une réponse incontestable à cette question, en faveur de la diffusion en ligne.

Alors, maintenant que nous avons goûté à l'hégémonie du streaming, qu'allons nous faire, nous, qui faisons et aimons le cinéma ?

J'ai l'espoir qu'on repousse les monopoles, et qu'on ne laisse pas les algorithmes nous dicter ce que nous devons regarder, que nous soyons conscients des films que nous choisissons et que nous renouvelions notre engagement pour le grand écran dans les espaces de partage que sont les salles. Ces salles qui font la singularité de l'art cinématographique qui est également un art du divertissement collectif.

Maintenant que nous connaissons le confinement et son isolement, maintenant que nous avons eu l'occasion de vivre certains aspects d'un scénario dystopique, j'espère que nous chérirons ce que nous avons - l'existence des salles de cinéma - avant qu'elles ne disparaissent. Et que les cinéphiles de chaque pays et de chaque ville renforceront leurs liens avec leur salle de cinéma de proximité. Que la génération Y et nous tous, donnerons à nos enfants et à nos amis l'envie d'aller fréquenter les salles obscures hors de chez nous.

Après la pandémie, nous devons défendre le cinéma contre la menace posée par les lois de l'argent et les chefs d'entreprise rêvant de faire toujours plus de profits dans un monde où le streaming aurait gagné.

Est-ce déjà le cas ?

J'espère que nous reviendrons à une vie où les films pourront être diffusés et produire les effets qu'ils doivent produire : enflammer les âmes, permettre à l'esprit critique de se développer, que ce soit à travers des fictions ou des documentaires, faire réfléchir et permettre à chacun de se trouver. Avec des histoires venant de partout, d'esprits différents, d'expériences diverses, en dehors de notre zone de confort.

Nous savons maintenant ce que c'est qu'être pris au piège dans un cycle infini de tweets et d'actualités. J'espère que nous pourrons tous revenir à une forme longue, ininterrompue dans un cinéma, où les pensées et les phrases s'articulent.

With love to the cinemas of France from a good friend in NYC,

Debra Granik

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Depuis plusieurs mois maintenant, les salles de cinéma, considérées par ceux qui nous gouvernent comme un commerce « non essentiel », ont dû baisser le rideau !



Comme vous, j'avais l'habitude d'y passer une bonne partie de mon existence, le rêve et la fiction étant « essentiel » à mon équilibre mental !

Me voilà donc cantonné, comme vous, à regarder des films, des séries, sur Canal +, Netflix, ou Amazon... seul chez moi ! J'ai de la chance, vous me direz, j'ai dans mon appartement un vidéoprojecteur, le Dolby 5.1, et un très grand écran ! Mais la question n'est pas là, je regarde les films seul, et le spectacle n'est plus le même !

Avez-vous remarqué comme notre regard, notre perception d'un film varie en fonction des gens qui nous entourent et avec lesquels nous partageons l'expérience ? C'est parce que le cinéma est avant tout un art collectif ! Essayez par exemple de regarder une comédie, seul chez vous... ou au milieu d'une salle de 100, 200, 500 personnes... Ça n'est pas du tout la même chose !

Pour faire un film, il faut être au moins deux et souvent beaucoup plus... Pour le regarder, c'est pareil ! Pour exister dans le monde réel, nos films ont besoin d'un public qui partage ses émotions ensemble, et le seul endroit où cette alchimie magique se déroule, eh bien, c'est dans une salle de cinéma !



Le seul endroit où les acteurs, les auteurs, les réalisateurs peuvent sortir de l'écran et, comme dans *La Rose pourpre du Caire*, rencontrer leur public dans le monde réel, c'est dans une salle de cinéma !

Alors merci de nous rendre au plus vite ce qui est « essentiel » à nos yeux et aux yeux des 200 000 millions de spectateurs qui vont au cinéma chaque année, (plus de trois fois la population française !) : le cinéma en salle, les salles de cinéma !

Vive le cinéma ! Vive les salles de cinéma !

Jérôme Enrico

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Lorsqu'on m'a proposé de vous écrire une lettre pour m'exprimer sur les souvenirs que m'évoque la salle de cinéma, j'ai tout de suite pensé à l'émouvant *Cinema Paradiso*, qui met en scène les souvenirs d'enfance d'un cinéaste, autour du cinéma de son village natal en Italie...

Puis je me suis souvenu d'un épisode de *Cinéma cinémas* (à voir sur YouTube), dans lequel Patrick Modiano évoque ses souvenirs de jeunesse. Il se promène à travers les rayons d'un supermarché, et en montrant les boîtes de haricots, il se demande si la cabine du projectionniste se trouvait à cet endroit ou plutôt dans le rayon des liquides vaisselle. C'était le cinéma de sa jeunesse, un lieu intime rempli de souvenirs. Beaucoup de cinémas de quartier sont devenus des supermarchés dans les années 60-70. La disparition continue, en ce moment le cinéma La Clef, le dernier cinéma associatif de Paris vit un moment critique et se bat pour survivre.

Mon dernier souvenir magique de cinéma a eu lieu à Ouarzazate, le Hollywood marocain, aux portes du désert ; en me promenant au centre ville, je tombe sur un cinéma, un petit bijou art déco. Mais il n'y a pas d'affiches, la grille est baissée, obligé de me faire une raison, il est condamné... c'est un peu absurde pour ce haut lieu du cinéma parfois surnommé Ouarzawood. Quelques jours plus tard, je découvre que ce même cinéma est le décor du film que nous tournons (*Le Dernier Voyage de Paul W. R.*, sortie prévue début 2021) et j'ai la chance d'y entrer. J'ai ressenti la même émotion que si je visitais un monument historique, les strapontins en bois bleu sont encore confortables et la salle a la taille parfaite : pas très grande mais l'écran semble géant, tout est resté en l'état. C'est un de mes plus beaux souvenirs de salles de cinéma, et pourtant il n'y avait pas de projection, seulement le rêve. Les odeurs du Maroc et spécialement celles du Rif me rappellent des séances au mois d'août à Paris, au Max Linder, en pleine journée, la salle vide. Je m'installais sur le siège en cuir qui trônait à ce moment-là au centre du premier balcon et j'accompagnais le marocain d'un jus d'orange frais...

Mon souvenir le plus extraordinaire, c'est *Fitzcarraldo* au cinéma en plein air de la Villette, la bestialité de ce film hypnotisant le parc de la Villette tout entier... Le souvenir le plus étonnant c'est un cinéma dans un village en Grèce. Il n'avait pas de toit, à la place le ciel étoilé comme un deuxième écran, avec un entracte arbitraire au milieu du dialogue au milieu de la scène au milieu du film. Parfois je dors au cinéma, surtout quand le film me plaît.

Les films restent, les cinémas sont éphémères. Allons-y ! Les salles dans leur diversité sont autant de vaisseaux pour accéder à la magie du cinéma.

Paul Hamy

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Comme tout cinéphile qui se respecte, je cherche toujours, par tous les moyens, à découvrir des films que je n'ai jamais vu, anciens ou nouveaux, peu importe. À l'heure où je vous écris, les salles étant fermées, j'ai dû me résoudre à regarder ces films, glanés ici et là, sur des écrans qui ne rendent que très partiellement compte de la grandeur du cinéma. J'en suis frustré, insatisfait mais, comme vous, je n'ai pas le choix.

Dès que les cinémas rouvriront, je sais déjà que je me précipiterai dans une salle pour goûter à nouveau à ce plaisir unique de découvrir ou redécouvrir un film dans les meilleures conditions. Un plaisir qui fera forcément retentir les puissantes émotions jadis ressenties quand j'ai découvert pour la première fois, il y a des années, *Apocalypse Now*, *Il était une fois en Amérique*, *Fanny et Alexandre*, *Pierrot le fou*, ou *Vertigo*... Car, pour moi, le cinéma est forcément « bigger than life ».

Voilà bientôt trois ans que j'anime, à raison d'un dimanche matin toutes les deux semaines, un ciné-club, dans la spacieuse salle 1 de L'Arlequin. S'il en était besoin, cette expérience a réactivé ma passion pour la salle et le grand écran. Je revois toujours le film avec le public car j'aime me mettre dans la situation du spectateur qui découvre ou redécouvre le film programmé, que ce soit *Les Moissons du ciel* de Terrence Malick, *L'Amour l'après-midi* d'Éric Rohmer, ou *Un jour à New York* de Stanley Donen et Gene Kelly, pour n'en citer que quelques-uns, tous très différents les uns des autres. Et à chaque fois, comme si c'était la première fois, je suis sidéré par l'expérience. Tout à coup, je respire. Tout à coup, la notion de mise en scène, si difficile à définir, devient d'une clarté aveuglante. Tout à coup, le temps passe à une vitesse fulgurante.

J'insisterai encore sur un point fondamental : l'expérience collective qui consiste à voir un film ensemble dans cette obscurité propice à la rêverie, si particulière à la salle de cinéma. Cette expérience est unique et irremplaçable. On s'en aperçoit d'autant plus quand elle nous manque. Car, comme le disait Godard, « le cinéma est un transport en commun ». Ou encore, comme le disait Orson Welles, « un ruban de rêve ». Même si les formats ont considérablement évolué, cette expérience n'a pas changé. Elle demeure un extraordinaire moyen de rêver ensemble.

Une expérience dont nous avons d'autant plus besoin que la société est de plus en plus fragmentée.

Une utopie réaliste. Ni plus ni moins.

Thierry Jousse

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

La première fois, c'était *Peter Pan*.

La dernière fois, c'était *Josep*, un autre dessin animé... Tous les deux superbes !
Il y a eu la fois où j'ai pris la main de mon voisin dans l'obscurité d'une salle parce
qu'on était tombés amoureux et qu'on n'avait pas encore osé se l'avouer,
c'était *Hallelujah les collines*.

Il y a eu la fois où j'ai rit du début à la fin...

Spinal Tap.

Celle où j'ai pleuré du début à la fin...

Love Story.

Celle où je suis sortie de la salle (je ne citerai pas le film).

La fois (il y a longtemps) où le projectionniste avait inversé deux bobines...

L'Incompris.

Et puis la fois où des types se sont poursuivis avec des revolvers dans le noir
et où un spectateur a pris une balle dans le pied, c'était au MK2 Odéon...

15 août.

Il y a eu toutes les fois où j'ai partagé des émotions avec des amis ou bien seule dans la
salle mais avec un public enthousiaste...

Intouchables, Le Parrain, Les Quatre Cents Coups, Four Friends, À bout de souffle, Joker,

La Règle du jeu, E.T., Fenêtre sur cour, Il était une fois l'Amérique, Huit et demi,

Shining, Sunset Boulevard... etc...

Il y a eu la fois où je me suis endormie et réveillée quand la lumière s'est rallumée...

L'Île nue.

Celle où j'ai retenu mon souffle jusqu'au dernier plan...

1917.

Et celle où j'ai eu envie de revoir le film aussitôt l'avoir regardé pour la première fois...

Parasite.

Pour toutes ces projections, pour tous ces moments qui ont jalonné ma vie,
pour toutes ces larmes et tous ces rires...

Je remercie les salles de cinéma

et j'espère qu'elles nous accueilleront à nouveau très vite.

Diane Kurys

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Combien de fois ai-je coché dans Pariscope tous les films déjà vus et entouré les films à voir ?
Combien de fois suis-je arrivée une heure avant la séance pour être sûre d'être à la meilleure place au Kinopanorama (sinon toute la famille aurait dû rebrousser chemin) ?

Combien de fois ai-je vu et revu *Lawrence d'Arabie* sur grand écran et ai-je été hypnotisée par le charme ambigu et la folie de Peter O'Toole – depuis cette première fois au Broadway ?

Combien de tickets de cinéma ai-je collectionné, pleins tarifs unis et tarifs réduits à rayures ?

Combien de fois ai-je vu des nuits du court métrage ?

Combien de fois ai-je pleuré en voyant Jean-Pierre Léaud courir vers l'océan à la fin des *Quatre Cents Coups* ?

Combien de fois ai-je vu la féerie des eaux du Grand Rex avec le dessin animé de Noël ?

Combien de fois suis-je allée au Saint-Germain des Prés, au Champo, au Balzac, à L'Arlequin, au Max Linder ?

Combien de vies ai-je vécues dans les salles obscures, à combien de personnages, hommes et femmes, me suis-je identifiée ?

Combien de fois ai-je partagé des films avec des gens que j'aime ?

Combien de fois suis-je aussi allée seule au cinéma afin d'être sûre de ne pas louper un film ?

Combien de fois ai-je enchaîné plusieurs films à la suite même si ce n'était pas la fête du cinéma ?

Combien de fois ai-je attendu le mercredi jour de sortie pour me précipiter voir le nouveau film de Kaurismäki, de Kiarostami ou de Kechiche ?

Combien de fois n'ai-je pas voulu rater une seule bande-annonce ?

Combien de fous rires ai-je eus devant des comédies absurdes ou burlesques ?

Combien de fois ai-je frêmi et fermé les yeux ?

Combien de fois suis-je sortie de la projection tellement bouleversée qu'incapable de dire un mot ?

Vivement la prochaine fois !

Laurence Gachet

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Hier au supermarché le rayon livre était fermé.
Des scotchs interdisaient l'accès à l'entrée, comme une scène de crime.

Pourtant j'ai faim de me nourrir dedans.
N'avons-nous pas tous cette faim intarissable ?
Ont-ils restreint aussi d'autres rayons de supermarché ?
Toute cette nourriture qui empoisonne les gens,
est-elle encore accessible en première nécessité ?
Il semble que oui.

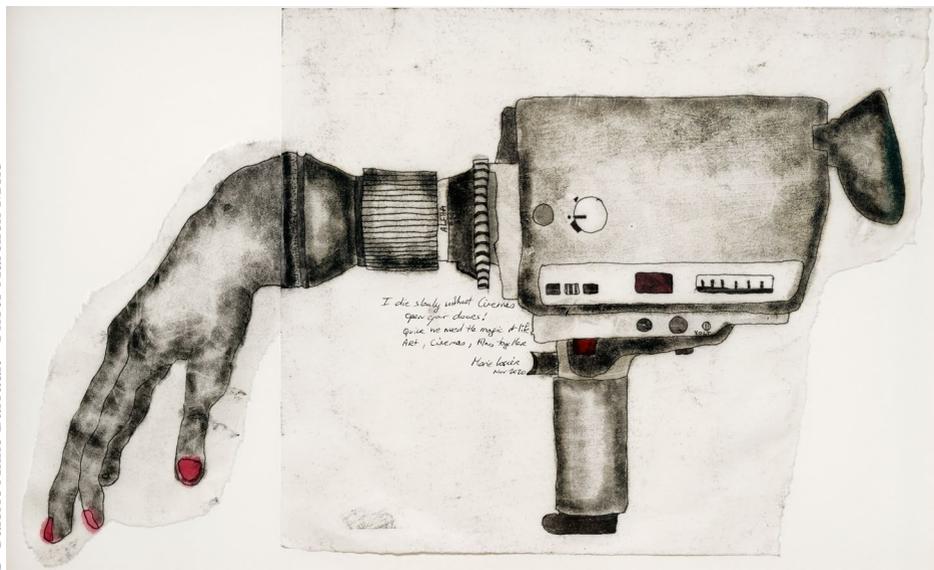
Toutes les marques américaines qui prennent l'eau dans les plus belles régions
ou même dans les régions les plus pourvues.
Qu'elles volent pour mettre cette eau en bouteille
et polluer encore de plastique cette Terre qui nous abrite.
Nous font-ils croire que cela est de première nécessité ?
Ah bon...

Mais les livres, le cinéma, le théâtre, la musique,
ce qui forge l'esprit, qui fait que l'on peut se construire
et devenir meilleur éventuellement,
plus consciencieux, plus responsable, plus empathique, plus ouvert.
Tout cela n'est-il pas la première nécessité de la première nécessité ?
N'était-ce pas l'une des perspectives essentielles
pour devenir meilleur les uns et les autres ?
Les uns avec les autres.
Et même avec soi-même.

L'expérience de nous faire vivre dans la nécessité comme en temps de guerre
est probablement un voyage qui apportera sensibilité et gratitude,
la reconsidération de nos valeurs : les choix à faire vont être édifiants.
En attendant il nous reste à questionner.
Écrire. S'écouter. Créer.
S'aimer.

Isild Le Besco

-



*Je meurs lentement sans les cinémas,
Ouvrez vos portes !
Nous avons vite besoin de la magie et de vie
l'art, les cinémas et les films tous ensemble*

Marie Losier

Chers amis,

Je suis allé au cinéma il y a quelques mois, alors que je n'aurais probablement pas dû. C'était plus fort que moi.

Il y a un cinéma près de chez nous qui est resté ouvert tout l'été pour projeter le moindre vieux film possible, et un soir j'ai décidé d'y aller. J'ai attendu jusqu'à la dernière minute, jusqu'à ce que je sois sûr qu'il n'y ait pas d'autres spectateurs qui achètent des billets - puis j'en ai acheté un pour moi.

Je me suis assis là dans le noir, entouré de sièges vides, d'un public imaginaire, des fantômes des spectateurs du passé et - espérons-le - du futur, et j'ai pensé à quel point oui, un film est toujours un film même si nous ne sommes pas là pour le voir, tout comme un livre fermé raconte encore une histoire, tout comme la chute d'un arbre fait un bruit. Ce qui change, quand nous ne sommes pas là pour contempler leur immensité, c'est nous-mêmes.

Nous changeons. Et peut-être que le changement est bon, peut-être que le changement est nécessaire, mais pour une fois, je veux lutter contre lui. Je veux m'accrocher de toutes mes forces à ce que les films signifient pour moi - et bien que je ne puisse pas vous voir dans le noir, je crois, j'en suis certain, que vous aussi tenez bon.

Until the lights come up,

David Lowery

-

Cinéma dévasté - mais cinéma vivant

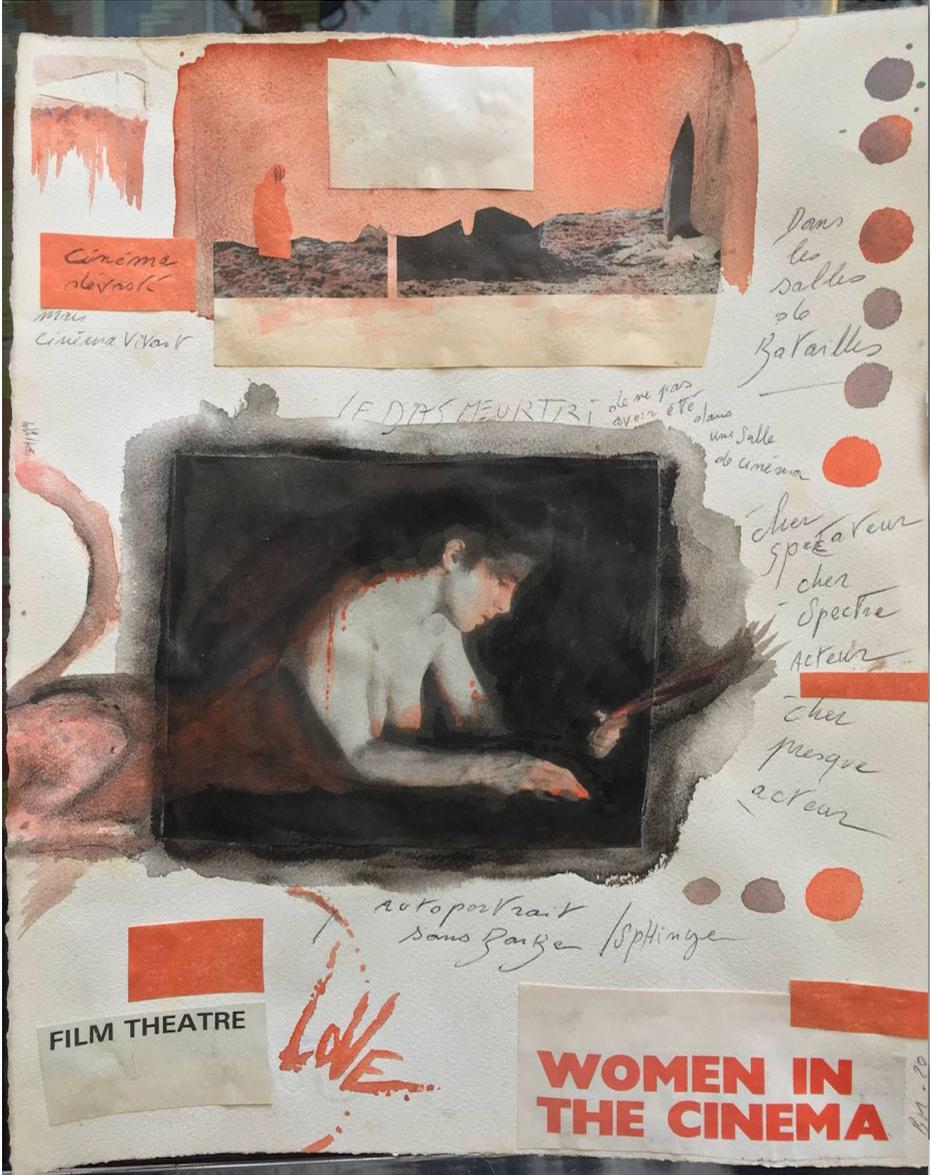
Dans les salles de batailles

Le dos meurtri de ne pas avoir été dans une salle de cinéma

- cher spectateur - cher spectre acteur - cher presque acteur

Autoportrait sans barbe / SpHinge

Bertrand Mandico



Chère spectatrice, cher spectateur,

C'est en fréquentant les salles obscures que ma passion pour le septième art est née
et a nourri mon envie de devenir réalisatrice.

Libre, émancipé, affranchi, endurant, fier, original,
rebelle, non-conformiste, libéré, insoumis, audacieux !
Voilà ce que représente pour moi le cinéma.
Et c'est ce cinéma que j'aime car il me fait réfléchir,
rire, frémir, vibrer, trembler, pleurer, douter.

Et, pour moi, un film se voit et se vit sur grand écran.
C'est une expérience unique et intense d'échange, de partage et de transmission.
Un lieu qui nous révèle des regards singuliers sur le monde,
des artistes audacieux mais aussi un cinéma pluriel et sans frontières.

Ressentir les émotions, rire aux répliques des comédiens, pleurer, sursauter,
se sentir vivre et s'émouvoir devant le visage d'un acteur en gros plan
qui provoque en nous tant d'émotions !

Protégeons nos salles de cinéma
car en temps de crise, c'est souvent la culture qu'on abandonne en premier prétextant
qu'elle n'est ni primordiale ni vitale.

Allons au cinéma afin que cet acte devienne un acte de résistance en temps de crise !
Cinéma, tu nous manques !

Mounia Meddour

-

Paris, le 30 novembre 2020

J'ai été privée de toi pendant de longs mois qui m'ont semblé une éternité... de mars à juillet... Jusqu'à mon retour en France où l'une des choses les plus excitantes fut nos retrouvailles. À nouveau privée de toi, je culpabilise aujourd'hui, en me disant que j'aurais dû t'offrir beaucoup plus de mon temps en venant te voir chaque jour.

Pour me faire pardonner, je serais prête à entamer avec toi une relation intime, mais hélas, illégale : en effet, je dresserais la nuit dans mon jardin, une grande toile blanche et un projecteur pour t'illuminer. L'endroit idéal en plein air, dans le respect de la distance, afin que les amis puissent partager avec moi, à la sauvette, ce moment d'intimité magique.

Notre première rencontre fut à l'occasion de *La Belle et le Clochard*. Je me souviens de ce moment comme si c'était hier ! J'avais exactement 5 ans. Impressionnée par ton écran lumineux, alors que nous étions plongés dans le noir, je me sentais minuscule face à ta grandeur. Ce jour-là, pour la première fois, j'ai pleuré pour une histoire qui n'était pas mienne, et que je m'étais, malgré moi, appropriée. Tu m'avais non seulement captivée, mais mise également en communion avec d'autres enfants que je ne voyais pas, mais entendais renifler.

Je me souviens aussi de chacun de nos rendez-vous.
Mon amour pour toi n'a jamais cessé de grandir.
Et j'ai si soif aujourd'hui de te retrouver !

À très vite, dans tes salles obscures.

Roxane Mesquida

-

Ligue du droit aux Images

FONDÉE EN 2020



Paris, le 26 novembre 2020

Attestation d'appel à rassemblement culturel non essentiel

Cher spectateur,

Dans cette époque troublée par une crise sanitaire et sociale sans précédent, doublée d'une crise iconoclaste des plus inquiétantes, l'art m'apparaît être notre seul vaccin pour prendre un peu de hauteur. Il me semble utile de scander aujourd'hui que **les choses non essentielles sont l'essence même de nos vies**.

L'art serait inutile. Soit. Il n'en demeure pas moins indispensable. Plus que jamais l'art, le cinéma nous ont aidé à sortir de l'enfermement et à rester connectés les uns avec les autres.

Comment ne pas sourire en découvrant notre nouvelle attestation de déplacement dérogatoire : une seule et même case à cocher pour nous rendre dans un lieu de culte, un centre culturel ou un centre commercial. (À chacun son royaume...)

Comment ne pas repenser aux « nouveaux mouvements religieux » : le cinéma comme nouveau lieu de culte, avec pour messie, un grand écran délivrant un message à des spectateurs en communion.

Le cinéma est fait d'images. Qu'elles soient floues, peintes, animées, iconiques ; qu'elles soient une représentation du réel ou réelles métaphores ; qu'elles nous fascinent, nous enchantent, nous heurtent ou nous guident, nous avons besoin des images.

Aujourd'hui en danger, il est de notre devoir de continuer à faire et regarder ces images. Il est aussi de notre devoir de soutenir (sauver) les musées et les cinémas qui les diffusent.

Vu l'article 3 de la loi du 7 juillet 2016, qui garantit l'accès des citoyens à la création artistique dans une perspective d'émancipation individuelle et collective ;

Vu l'article de Michel Cazenave, « Le cinéma comme lieu philosophique décisif » ;

La Ligue des droits aux Images (LDI), représentée par sa présidente Mme Alexandra Pianelli, atteste appeler à participer aux rassemblements culturels non essentiels dès le samedi 28 novembre pour une durée indéterminée et sur l'ensemble du territoire.

Fait à Paris, le 26 novembre 2020



#Tous
AuCinéma

www.ldii-france.org ldi@ldi-france.org

Alexandra Pianelli

 Ldi - Ligue du droit aux Images
138 rue Marcadet - 75018 Paris
Tél. 01 56 55 51 00 - Fax 01 42 55 51 21

Chères spectatrices, chers spectateurs,

En cette fin d'année, toutes les salles de cinéma sont à nouveau fermées et ces lieux magiques, uniques et multiples, écrans idéals des films, nous manquent terriblement, comme à vous sans doute qui en êtes le cœur battant.

Cette fermeture nous prive bien sûr de ce qui nous fait vivre au quotidien, notre activité professionnelle, un travail que nous aimons : défendre des films auprès de la presse, être passeur et créer la rencontre. Faire découvrir des œuvres et des auteurs aux journalistes qui partageront le plaisir, la colère ou l'incompréhension, suscitant le désir, la curiosité et l'envie d'aller au cinéma.

Mais ce qui nous lie au cinéma est bien plus qu'un métier et nous est infiniment plus intime. Cette fermeture des salles, fenêtres merveilleuses sur les films, nous rappelle que nous sommes des spectatrices comme les autres. Tout comme vous peut-être, la veille de ce deuxième confinement, un peu affolées, nous nous sommes précipitées au cinéma, à la dernière séance avant on ne sait quand. Assises confortablement dans les fauteuils rouges de la salle, nous étions emplies de cette excitation que l'on ressent toujours juste avant de découvrir un nouveau film. Alors que nous étions nombreux à attendre un peu solennels que la projection démarre, le réalisateur du film a surgi de nulle part. Le regard brillant, ému, il s'est placé devant l'écran, là, face à nous. Il avait décidé comme ça, spontanément, de venir rencontrer son public une dernière fois avant la fermeture des salles. Il voulait sentir l'atmosphère du lieu, prendre le pouls des spectateurs qui rend la salle de cinéma définitivement vivante. Il nous a remerciés, a parlé de la réparabilité des êtres, de la main négative, de cette dernière séance, du cinéma et du bonheur d'être ensemble dans une salle cinéma. C'était un moment beau et intense, un peu triste aussi. Une expérience collective que l'on ne vit que dans les salles de cinéma. Puis les lumières se sont éteintes, le film a commencé et la magie a opéré, comme toujours dans une salle obscure.

Depuis cette dernière séance, les salles sont restées fermées mais le mois prochain, bientôt, tôt ou tard, elles rouvriront. En attendant ce jour, d'autres chemins heureusement nous mèneront aux films, mais on pense déjà à ce moment joyeux où nous pourrons enfin nous retrouver au cinéma, ensemble, avec un masque, sans masque, un peu loin les uns des autres peut-être, mais pas si loin et moins loin que dans l'absence.

**Alexandra Faussier
et Fanny Garancher
Agence les Piquantes**

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Vous aviez l'habitude de me rouler pour me transformer en cigarette d'air, ou de m'utiliser pour déloger d'entre vos dents le souvenir d'un bon repas. Les plus doués d'entre vous me transformaient en licorne, d'autres mains parvenaient à me plier et replier jusqu'à me donner la forme d'un petit pavé. Mâchonné, je retrouvais pour un instant la consistance de la pâte dont je suis issu. Déchiré et changé en petites boulettes, on me propulsait au travers du tube vide d'un stylo à bille. Longtemps, j'ai été en couleur, du jaune pissieux au rouge sang.

J'ai débuté en centimes et j'arborais fièrement un F majuscule, pour finir en Euros.

J'étais d'orchestre ou de fauteuil. J'étais le Cosmos, j'étais le Racine ou le Casino, le Rex, le Stella, le Majestic, le Club ou l'Alhambra.

Je plaisais aux enfants qui m'avaient pour moitié prix, mais pas qu'eux. J'offrais pour pas cher du bonheur aux chômeurs, du mystère aux militaires et des westerns aux vieilles badernes. Ils sont nombreux les adolescents à avoir découvert grâce à moi l'amour sur un écran, mais pas que (des sièges s'en souviennent).

J'aimais traîner au fond de vos poches et parfois je terminais dans la machine à laver d'où je sortais décoloré.

On m'a vu au fond des criques, nageant près des poissons, roulé dans des clopes pour finir en mégot, jeté tel un accent circonflexe du bout d'un élastique coincé entre deux doigts.

J'ai pris le train, j'ai pris l'avion et le bateau.

Je n'ai jamais été aussi heureux qu'exposé dans un musée ou jeté dans une poubelle, brûlé par les angles ou noyé dans une pissotière, taché de café ou de crottes de nez (sans déconner, j'adore ça).

Ma vie commençait entre vos doigts, et peu importe qu'elle ne durât qu'une poignée (plus ou moins grosse) de minutes, peu importe.

Mourir ce n'est pas finir déchiré, oublié, dévoré par des rats, coincé au fond d'un sac à main, emporté par le vent, effacé par la pluie, balayé, écrasé sous des fesses et des roues d'autocar, ou servir de cible à des fléchettes et des carabines à plomb.

Mourir, c'est ne plus vous connaître, c'est ne plus vous servir de mini-éventail ou de bague en carton. Mourir c'est rester dans un tiroir, dans une machine, accroché à mes semblables, inutiles dans des salles fermées au nez des habitués ou des occasionnels.

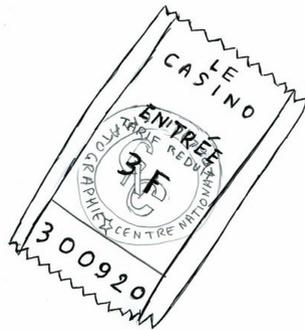
C'est ne plus être votre sésame, votre ouvre-boîte noire, boîte à malices, ne plus sentir vos rires et vos pleurs, votre rage et votre peur, votre attente et parfois votre déception, vos rêves, vos espoirs, votre joie piquée d'encore lorsque la lumière se rallume et que la réalité vous attend, pas toujours à la hauteur. C'est ne plus sentir naître en vous ce désir d'histoires, ne plus sentir pousser cette graine qui un jour, qui sait, vous permettra à votre tour de vous métamorphoser en image de lumière projetée sur un drap blanc.

Mourir, c'est tomber dans l'oubli d'un futur où « avoir un ticket » ne voudra plus rien dire de l'attirance, de l'amour, du désir, de l'envie, ni du bonheur de partager.

Laissez-moi vivre !

Jean-Louis Milesi

-



Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je sais bien que tu n'as pas que ça à faire que d'aller au cinéma. Qu'il faut gérer le quotidien et son lot de remous, mais aussi toutes ces nouvelles règles mornes qui tombent sans fin comme une pluie de novembre.

Avec ou sans masque ? Gel ou pas gel ? Dancié ou présencié ? Testé ? Infecté ? Confiné ? Déconfiné ? Chouette, en plus, il faut apprendre un nouveau vocabulaire. Un de ceux habituellement réservés aux films catastrophes. Mais moi, je ne voulais pas le vivre *Contagion* de Steven Soderbergh ! C'est quoi la prochaine étape ? *Le jour d'après* de Roland Emmerich ? Pardon, je m'emporte. Je ne sais pas toi, mais moi je ne rêve que de grandes romances et d'aventures. Quitte à vivre dans un film, emmenez-moi dans un Richard Curtis où les gens apprennent à s'aimer, dans *Quand Harry rencontre Sally* où les sandwiches sont orgasmiques, dans *Mary à tout prix* où la gaffe est synonyme de charme ou même dans *Titanic*. Quitte à faire face au désastre autant que ce soit en tenant la main de Leonardo DiCaprio. Je me vois bien en Indiana Jones, en Princesse Leia, ou à courir dans *Jurassic Park*. Les dinos, c'est quand même plus rigolos que les virus. C'est plus rare aussi, tu me diras, mais je ne perds pas l'espoir d'en croiser un, un jour.

Et justement, si je crois toujours en un lendemain meilleur, c'est grâce au cinéma. Je n'ai pas à m'imaginer mille destins, je les vis déjà. Assise sur ce siège rouge, face à l'immense rectangle blanc, chaque fois que la salle se plonge dans le noir, que le silence se fait, l'émotion est intacte. Dans cet *in utero* moins cher qu'une séance de psy, je peux me réinventer, ne serait-ce qu'un instant. À chaque fois, une nouvelle histoire, un nouveau sentiment. Une nouvelle expérience qui me permet de regarder ce quotidien, si lourd parfois, avec un regard neuf, grandie et enrichie de ce moment de vie que l'on m'a prêté. Ou tout simplement me détendre et m'abandonner. Un lieu privilégié où je peux sonder des recoins inexplorés de mon cerveau ou apporter un peu de baume à mon cœur meurtri. Il est mon refuge, ma cabane au Canada. Et j'ai la chance de pouvoir la partager avec toi.

Alors, en attendant de reconfiner la catastrophe à l'écran de cinéma, viens, on se fait une toile pour oublier tout ça.

Perrine Quennesson

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Un jour, j'ai cru avoir compris *Mulholland Drive*. Et puis non, finalement. Mais je l'aime toujours autant.

Quand on me parle de fin août, début septembre, je pense forcément à Olivier Assayas. Je me méfie comme de la peste des oiseaux à cause d'Alfred Hitchcock. J'ai quand même pensé à appeler ma fille Cléo parce que *Cléo de 5 à 7*. Et je me suis inquiétée de son désir de devenir vétérinaire en voyant *Grave*.

J'aimerais valser dès le matin, avec mon amoureux, sur le concerto de Solange dans *Les Demoiselles de Rochefort*. Je revois souvent Charlotte Rampling faire du yoga dans *Melancholia*. Et Piccoli, au bord d'une eau bleue et en veste jaune pâle, dans *Le Mépris*, écoutant les adieux hors-champ de Bardot. La balançoire et la sensualité palpable d'*Une partie de campagne*.

J'ai la larme facile : même à la fin de *L'Âge de glace*, je pleure. Je refuse de revoir *Elephant Man* car mon petit cœur ne pourrait pas le supporter. Je me souviens très précisément de l'inquiétude, ce soir de Noël étant toute petite, devant l'affreux monarque du *Roi et l'Oiseau*. Du sandwich au fromage mangé en sortant du *Grand Bleu*, à l'école primaire. J'entends encore les hurlements d'Isabelle Adjani dans *Camille Claudel* : « Roodiiiiiiii !!! »

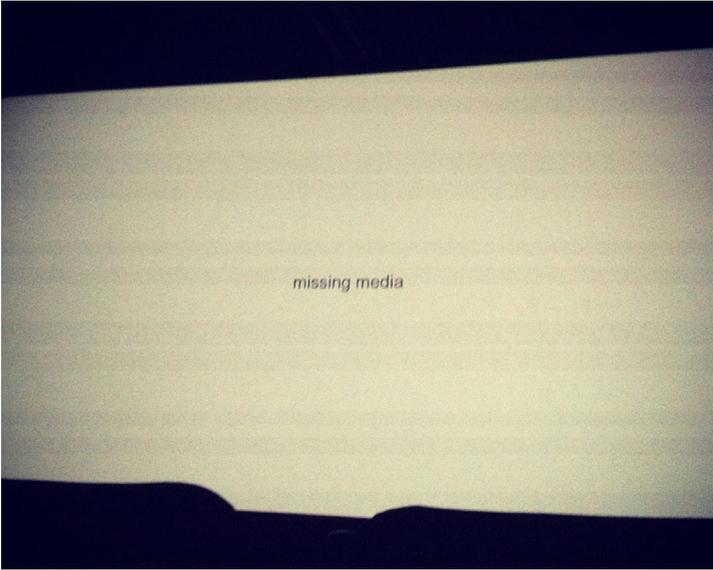
Ces nuits d'insomnie où je me repassais en boucle le discours de Steve Buscemi dans *Ça tourne à Manhattan*. Ces dîners à affirmer, fourchette en l'air, que *Les Bronzés font du ski* est le meilleur de tous *Les Bronzés*. Ce dégoût pour l'homme assis à côté de moi qui s'est levé juste après la scène du viol d'*Irréversible*. Et ma profonde émotion en voyant la pelouse tourner sur du Beethoven.

Le choc de *Shoah*. Le masque d'*Eyes Wide Shut*. La porte qui se ferme sur Diane Keaton dans *Le Parrain*. Les tracas de Jean-Pierre Léaud. La canicule de *Do the Right Thing*. La dureté d'Isabelle Huppert. Les mensonges de *Rashōmon*. Les cartes postales de *Diabolo Menthe*. Cette sensation de raté, terrible, dans *Moonlight*.

Le cinéma, c'est la vie. C'est notre enfance et notre pseudo-maturité. Nos transferts, nos dénis, nos traumas et nos projections. Alors, merci la vie et au cinéma. Et pour ceux qui s'en fichent... *Adieu les cons* !

Sophie Rosemont

-



Cher-e spectateur-riche,

C'est le lieu où j'ai connu ma première peur, le lieu où le temps s'est suspendu.

Où j'ai voyagé en étant immobile. Dans l'espace. Dans le temps.

Où j'ai découvert des acteurs qui n'existent plus, dans des vies qui n'existent pas.

C'est le lieu où j'écoute. Où je me tais.

Où j'ai osé prendre une main. Où l'accoudoir a été une frontière à franchir.

C'est le lieu où je n'ai pas embrassé.

C'est le lieu où je ne suis pas seule.

Le lieu où je suis allée pour penser à autre chose, pour ne plus se parler.

Où j'ai retenu mon souffle.

Le lieu où je n'ai pas été d'accord, où j'ai été fâchée de l'ennui, fâchée d'avoir payé.

C'est le lieu des visages que je regarde autour de moi.

Le lieu dans la nuit.

Le lieu où j'ai pleuré à chaudes larmes, en toute sécurité.

Où je suis bien.

Le lieu que j'ai confirmé tant de fois de ma vie.

Le lieu des défauts - le métro qui passe, au loin, le pop-corn entre les dents des gens.

Et le lieu du berceau : le son enveloppant et l'oubli.

C'est un lieu qui me manque car c'est un lieu d'où je sors modifiée.

Dounia Sichov

-

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Je veux voir des films, assise à côté de vous et d'autres spectateurs que j'aurai aperçus dans la file et que je verrai disparaître rapidement à la sortie. Nous ne nous serons pas forcément parlés mais nous aurons vu un film projeté sur cet écran blanc, une image et des sons qui nous auront emportés dans une pensée en images, dans une histoire, dans une vision qui, tel un voyage immobile nous aura permis d'éprouver et de penser avec le cinéaste, les acteurs et les autres spectateurs. Une fois le film terminé on en parlera comme des gens qui sortent d'un rêve qu'ils ont partagé. On les croisait parfois ces spectateurs qui discutaient les yeux rivés sur cette expérience onirique qu'ils venaient de vivre ensemble... Lorsque je tournais *Le Concours*, une jeune femme qui se dédiait à la distribution de films racontait aux examinateurs son « plaisir d'être spectatrice »... J'ai découvert le moment, quand la lumière se baisse, que du coup tout le monde disparaît et on devient seul, et pas seul... Mais devant l'écran...

Ainsi cette jeune femme disait son émotion d'être dans la foule tout en devenant seule devant l'écran... Cet écran que je regarde parfois comme le chœur d'un temple moderne qu'est à mes yeux une salle de cinéma. Là se projettent le monde et ses vies sur un écran qui a quelque chose de sacré, sa blancheur qui autorise toutes les histoires et tous les regards. Aujourd'hui, nous sommes confinés et mon dernier film est dans plusieurs festivals internationaux « on line » comme on dit.

Un journaliste anglais me contacte pour une interview à propos de mon film, il m'explique que ces éditions « on line » l'épuisent et l'ennuient. Il me dit : « J'ai la liste de liens de films que j'ai envie de voir mais soudain je me dis : ah il faut que je fasse la vaisselle maintenant ! » Voilà, cet homme est pourtant un cinéphile hors pair... Mais depuis que les films sont « on line », la vaisselle est devenue pour lui, par ces temps de confinement, une priorité...

Claire Simon

-



Chères spectatrices, chers spectateurs,

Vous m'avez donné tant de bonheur depuis des années quand votre cinéma proposait d'entrer, de vous asseoir et de voir mon film *Louise... l'insoumise*. Je garde un souvenir intact de mes premières rencontres avec vous quand il arrivait qu'une petite fille se lève dans la salle, et s'écrie « Louise, c'est moi ! », aussitôt ramenée au silence par son parent. La révolte certes, mais *Louise... l'insoumise* est aussi l'histoire d'une enfant battue et il n'est plus un débat public où le secours à porter aux enfants maltraités ne soit abordé. En ce sens, j'éprouve une certaine fierté qu'un film contribue à cette inéluctable prise de conscience et que nos débats reflètent l'évolution de notre société et l'enrichissent.

Un bienfait

Depuis j'ai réalisé d'autres films qui sont autant de bouteilles à la mer et qui trouvent leur raison d'être avec leur projection devant cette communion de personnes rassemblées autour de l'envie de découvrir des personnages incarnés, qui les embarquent pendant près de deux heures. Certes, si dans chaque film j'y ai mis mes « tripes », le doute m'envahit bien souvent : « est-ce que les spectateurs vont y adhérer ? » Et c'est la salle qui me rassure (ou pas), c'est l'échange avec le public qui me reconforte (ou pas) et enfin, ce sont les remarques lancées ici et là qui m'intriguent car je réalise que tout ne peut pas être maîtrisé et que cela nous échappe parfois...

Ainsi, quand telle était mon intention, vous entendre rire à une séquence ou à une réplique m'a toujours mise en joie. En revanche, lorsqu'au même instant de mon film, je vous sens, cher public, en émoi (oui, on le sent dans une salle !) ou bien éclatant de rire, alors que je ne l'avais pas prévu, je suis ébahie et je reconnais la force d'une émotion, d'une interprétation, d'une musique... devant des personnes, les yeux levés vers l'écran, qui réagissent collectivement à mes images. Je ne connais pas d'endroits aussi magiques.

Un partage

« Le documentaire c'est lui, la fiction c'est moi » disait Jean-Luc Godard. Lui ce fut Étienne Roda-Gil, immense auteur de chansons, de « Utile », à « Joe le taxi » en passant par « Alexandrie, Alexandra ». Avec *On l'appelait Roda*, mon objectif et ma volonté étaient de laisser une trace pérenne du poète et de son œuvre. Quel autre support m'aurait permis de présenter « son » film au public : en salle, en festival, en ciné-club, en cinémathèque... Roda for ever ?

Une mémoire

Grâce aux projections publiques, j'appris que *Louise... l'insoumise* fut projeté dans les festivals gays en 1985/86, j'appris avec *Escalade* dans lequel Carmen Maura interprète une proviseure face à quatre de ses élèves de terminale, que l'on saluait, à l'étranger, le fait de voir une jeunesse délinquante, en France, autre que black et beur, celle de « nos chères têtes blondes ».

Un porte-voix

J'évoque ici ma passion de cinéaste pour mes chers spectateurs, mais j'ai une passion tout aussi dévorante en tant que spectatrice : ainsi, je n'ai jamais habité loin de cinq écrans minimum, et pourtant j'ai beaucoup déménagé ! Les salles de cinéma me manquent follement, éperdument, douloureusement ! pour citer la grande Annie Girardot.

Charlotte Silvera

-

Chère spectatrice, cher spectateur,

Cher compagnon des salles obscures,
cher anonyme complice du choix commun d'émotions que nous avons décidé
de vivre ensemble le même jour,
à la même heure sans le savoir, sans nous connaître...

Car cher spectateur, sans te connaître, je partage avec toi
grâce à la magie des grands écrans, parmi les plus précieux moments de nos vies :
les rires, les larmes, les gorges nouées, les cœurs qui battent.

Cher compagnon de voyage assis non loin de moi,
j'entends tes éclats de rire, je perçois ta stupeur, ton enchantement, tes sanglots étouffés,
et je surprends parfois un mouchoir furtif sous tes yeux brillants
quand la lumière se rallume...

Tu me manques. J'ai hâte de te retrouver ! Dans une salle de cinéma, très bientôt.

Danièle Thompson

-

Chère spectatrice, cher spectateur,

Je ne suis pas snob. Bien que parfois j'aime l'idée d'être un cinéaste sophistiqué dans un cinéma d'art et essai avec un thé vert et des friandises vegans à portée de main, je suis tout aussi heureux affalé dans le siège d'un multiplex avec un gros paquet de Revels.

Je ne suis quand même pas du genre à classer les Revels entre eux, même si j'ai mes favoris. J'apprécie aussi la variété, tout simplement.

De la même façon, en tant que cinéophile vivant dans le centre de Londres, je me suis senti très chanceux, jusqu'à récemment, de pouvoir profiter d'un large éventail de films, anciens et nouveaux, dans une gamme tout aussi large de salles, certaines dotées d'un vieux confort, d'autres d'un luxe moderne.

En 43 ans de cinéphilie, j'ai eu plusieurs salles préférées à travers le monde. Quelques-unes ont disparu aujourd'hui, certaines sont actuellement fermées, d'autres sont encore ouvertes, continuant leur projection au moment où j'écris ces lignes.

Je peux retracer ma vie sur cette Terre à travers les endroits que j'ai fréquenté en tant qu'addict au cinéma depuis l'âge de trois ans, en commençant par mes premières escapades dans les salles du Dorset, quand mes parents me traînaient (ou est-ce moi qui les traînais ?) autour de Westover Road, à Bournemouth, pour voir presque tous les films fantastiques ou de science-fiction sortis entre 1977 et 1981.

À ce moment-là, mes parents tenaient un stand dans des foires artisanales, et au lieu d'engager une baby-sitter, mon père nous laissait, mon frère et moi, dans une double séance pour s'assurer cinq heures de paix. Habitude certainement inacceptable selon les normes parentales modernes, mais très appréciée par ses deux fils ébahis par le grand écran.

Puis un déménagement de ma famille à Somerset a fait du Regal Cinema, à Wells, mon cinéma préféré jusqu'à la fin de mon adolescence. Je m'y suis nourri de toutes les sorties majeures, même si elles arrivaient peut-être quatre à six semaines après la première.

Dès que j'ai pu conduire, à 17 ans, mes amis s'entassaient dans ma Vauxhall Chevette pour des expéditions lointaines et exotiques, comme au Watershed dans la ville voisine de Bristol, où nous avons regardé *Akira* (1988), *Barton Fink* (1991) et *Delicatessen* (1991), tout en buvant du café noir, en mangeant du carrot cake, et en essayant de faire semblant d'être des adultes.

En déménageant à Londres au milieu des années 90, je suis devenu un mordu du *Time Out* et je parcourais les listes et le métro aux quatre coins de la ville à la recherche des films à voir en « buffet illimité ». Je me suis finalement installé pendant près de 20 ans à Islington, ce qui signifiait que le magnifique chapiteau du Screen on the Green n'était qu'à quelques pas de chez moi.

Le travail m'a ensuite amené à parcourir le monde, et m'a permis de savourer les délices du New Beverly à Los Angeles, du Bloor [aujourd'hui Hot Docs Cinema] à Toronto, du Embassy Theatre de Wellington en Nouvelle-Zélande, parmi beaucoup d'autres.

Ayant vécu principalement dans le centre de Londres ces quatre dernières années, j'ai resserré mes habitudes de cinéma à quatre « locaux », accessibles à pied. Au stade où j'en suis, le merveilleux BFI Southbank est comme une extension de mon canapé. Je n'ai jamais vu autant de films seul ailleurs que dans ce cinéma, et je continuerais à le faire avec joie pour le reste de ma vie.

Quant au merveilleux Curzon Soho, il est la quintessence du parfait cinéma d'art et d'essai.

Le Regent Street Cinema est un nouveau favori - quelle ironie, c'est techniquement le plus ancien cinéma de Londres ! Un endroit charmant pour boire du vin rouge à petites gorgées et regarder un vieux classique.

Venons-en au Picturehouse Central, un cinéma à part, qui se trouve sur le site d'un vieux multiplex jadis mal aimé. Il était infesté de rats et vous deviez traverser le Trocadéro, le plex des divertissements infernaux des années 90 pour y accéder. Puis, miracle... Après sa rénovation, il est devenu un cinéma dans lequel on a envie de s'attarder au-delà de la durée du film, avec son café et ses deux bars, des collations et des boissons plus variées les unes que les autres, son délicieux assortiment de superproductions, de films d'art et d'essai et de classiques. Je me sentais tellement chez moi là-bas que j'ai programmé une saison entière consacrée à mes films préférés en 2016. C'était surtout une excuse pour passer du temps avec des copains dans le bar ensuite.

J'ai longtemps pensé que les pires cinémas étaient ceux dans lesquels vous ne voulez pas passer une seconde de plus une fois le générique terminé. Les escalators centraux de la plupart de ces cinémas me font penser à des tapis roulants permettant d'entrer et de sortir le plus rapidement possible de la salle. Picturehouse Central était donc un oiseau rare, le multiplex du centre de Londres qu'on visitait avec joie.

C'est aussi devenu le premier cinéma dans lequel je suis retourné après le premier confinement, flânant seul avec mon masque et un gros sac de Revels. On s'y sentait en sécurité, le personnel se pliait en quatre pour s'occuper des clients. À mon retour, des amis m'ont demandé : « Alors, comment c'était ? » « Le retour dans un cinéma ? » J'ai répondu : « Je m'y suis senti bien plus en sécurité qu'en appuyant sur l'écran tactile d'un Tesco. » En tant que cinéophile avant tout, j'étais heureux de voir la fréquentation des salles reprendre progressivement.

Mais, en octobre, alors que l'industrie du cinéma était prise au piège entre des studios tendus et un public frileux, le Picturehouse Central devint l'une des nombreuses victimes collatérales de la fermeture de la chaîne Cineworld. Le fait que l'un de mes cinémas locaux soit sur le point de fermer pour une période indéterminée m'a profondément affligé. Au cours de sa dernière semaine, pour le soutenir une dernière fois, je suis allé revoir *Akira* sur grand écran avec mon frère, comme au bon vieux temps, à plus d'un titre.

Je m'attendais à une triste scène. Pourtant j'ai été surpris de voir que cette projection, à 19h un mercredi, était remplie, malgré la distanciation sociale. La foule masquée était ravie et impressionnée devant ce classique de l'animation. C'était une superbe projection, mais douce-amère. J'ai regardé la foule, mes camarades cinéphiles désireux d'échapper à la vraie vie. Et puis nous avons tous erré, clignant des yeux, de retour dans les rues, ne sachant pas quand viendrait la prochaine projection.

S'asseoir dans le noir avec des inconnus est une expérience collective qu'aucune plateforme proposant des films dans votre salon ne peut offrir. N'écoutez pas les interminables articles d'opinion catastrophistes déclarant que l'expérience du grand écran est terminée.

La plupart d'entre eux n'ont pas regardé de films au cinéma avec un public ayant payé son ticket depuis des années. Le cinéma sur grand écran est pour le peuple. Il sera de retour et moi aussi. Il reste des Revels.

Edgar Wright

-

Ont participé à la conception de ce recueil :
Sophie Dulac, Justine Lévêque, Lena Nilly,
Mélissa Charles, Léa Duvauchel,
Mathias Dulac, Éric Jolival, Charles Hembert, Émile Bertherat
et Pierre-Édouard Vasseur

-

Premier tirage : décembre 2020
Imprimé en France

-

Maison Dulac Cinéma
60 rue Pierre Charron - 75008 Paris

-

Presse : Pierre-Édouard Vasseur
pevasseur@maisondulaccinema.com

-

Exemplaire gratuit, ne peut être vendu.

Pourquoi les cinémas sont *essentiels*.

MAISON
**DULAC
CINÉMA**

-

Le 28 octobre 2020 à 20h,
le Président de la République Emmanuel
Macron a décrété un deuxième confinement
général en France afin de tenter d'endiguer
l'épidémie de COVID 19. Par conséquent, toutes
les salles de cinéma du territoire ont dû fermer
leurs portes pour une durée indéterminée.

La Maison Dulac Cinéma a souhaité mettre
à profit cet « arrêt sur image imposé » pour
prendre du recul sur ses activités, qualifiées de
« non-essentiels » par les autorités,
en interrogeant les professionnels de l'industrie
cinématographique qui l'entourent.

Quelle est selon eux l'importance des salles de cinéma dans la société en 2020 ?

Ce recueil de 44 lettres, écrites par 44 auteurs
différents, est le produit de ce travail d'introspec-
tion collective à destination de toutes et tous.

Il en résulte un ouvrage inédit, poétique et puissant.
Tantôt tribune politique, tantôt déclaration
d'amour, *Pourquoi les cinémas sont essentiels* livre
une vision plurielle et chamarrée de la salle de
cinéma comme lieu universel du rêve,
de la culture et du dialogue.

-



En couverture :
Dessin inédit d'Aurel - 2020

- Texte intégral -

Recueil gratuit,
ne peut être vendu.

La réutilisation des textes
est interdite sans l'autorisation
préalable de son auteur.